



HÁSKÓLI ÍSLANDS

Hugvísindadeild

Perdus en Islande

Une présentation d'un roman d'aventures par J.K. Roule

Ritgerð til B.A.-prófs

Oddný Halldórsdóttir

September 2008

Háskóli Íslands
Hugvísindadeild
Skor rómanskra og klassískra mála

Perdus en Islande

Une présentation d'un roman d'aventures par J.K. Roulle

Ritgerð til B.A.-prófs

Oddný Halldórsdóttir

Kt.: 090368-3039

Leiðbeinandi: Torfi H. Tulinius

September 2008

Résumé

Le but de ce mémoire est de rendre compte d'une façon aussi complète que possible d'un livre français pour jeunes de la fin du XIXe siècle intitulé *Perdus en Islande*. Ce livre est décrit et analysé, pour ensuite être placé dans son contexte littéraire, celui du roman d'aventures, et historique, celui de la pêche française au large de l'Islande. Finalement, une investigation est faite des sources possibles utilisées par l'auteur, J.K. Roule, pour préparer le livre.

Ágrip

Markmið ritgerðarinnar er að gera grein fyrir, eins ítarlega og mögulegt er, franskri unglingsbók frá lokum nítjándu aldar en hún heitir *Perdus en Islande*, sem útleggst „Týndir á Íslandi“. Bókinni er lýst, hún er greind og skoðuð í sínu rétta samhengi. Hún tilheyrir bókmenntagreininni ævintýrasögunni en sögulegur bakgrunnur hennar eru veiðiferðir franskra sjómanna til Íslands á nítjándu öld. Að lokum er heimildanotkun höfundar rannsökuð.

Table des matières

INTRODUCTION.....	6
PRESENTATION	7
RESUME DE L'ŒUVRE	9
ANALYSE LITTÉRAIRE	11
Personnages.....	11
Les personnages principaux.....	11
Jacques Harder	11
Jean Harder	12
Louis Braems.....	12
Personnages auxiliaires	13
Les Islandais	14
Les Anglais.....	15
Structure et style.....	17
La forme	17
Structure.....	18
Le narrateur-auteur : présence et ton.....	19
Récit coupé	20
Le temps à deux niveaux	21
Indices du temps réel	21
Logique temporelle interne	22
UN ROMAN D'AVENTURES DANS SON CONTEXTE LITTÉRAIRE.....	24
Le roman d'aventures défini	24
L'évolution de la littérature d'enfance et de jeunesse	24
L'émergence du roman d'aventures	25
La résistance de la didactique	27
Valeur littéraire	27
SOUCI DE VRAISEMBLANCE.....	29
La vie des pêcheurs d'Islande.....	29
L'intérêt des pêcheurs	29
Histoire de la pêche.....	30
Comparaison	30
Les faits sur l'Islande ; Le pays et ses paysans.....	33
La géographie et la géologie.....	34
La mode de vie des Islandais.....	35
SOURCES SUR L'ISLANDE	38

<i>Lettres sur l'Islande</i> par Xavier Marmier	38
L'intrigue.....	39
Le peuple et les mœurs	39
Nature et histoire	41
<i>L'Islande et l'archipel des Færoeer</i> par Henry Labonne	42
Écarts	43
Photogravures	43
La carte	43
Le texte.....	43
Liens.....	44
<i>Pêcheur d'Islande et Voyage au centre de la terre</i>	45
CONCLUSION	48
BIBLIOGRAPHIE	49

Introduction

Cette étude est consacrée à un roman écrit en France il y a plus d'un siècle par un M. J.K. Roule. Il s'intitule *Perdus en Islande* et il appartient au genre de la littérature d'enfance et de jeunesse. Le but du mémoire est avant tout de présenter ce livre à des lecteurs islandais et de lui faire sa place parmi d'autres œuvres ayant pour sujet la description de l'Islande des siècles passés ou les rapports entre les Islandais et les pêcheurs d'Islande.

Vu que *Perdus en Islande* est une fiction et qu'il est un livre pour des jeunes, il se différencie des œuvres normalement consacrées aux matières mentionnées. Il ne s'agit ni d'un récit de voyage conventionnel, ni de souvenirs ou d'écrit historique. L'œuvre nous invite donc à observer cette histoire sous un nouvel angle intéressant en même temps que nous prenons connaissance d'une partie méconnue de l'histoire littéraire.

Nous voulons souligner notre intention de proposer ici une présentation et de donner nos impressions plutôt que de nous mettre dans le rôle d'un critique littéraire. Nous ne voulons pas mesurer *Perdus en Islande* contre des critères trop formels qui à notre avis ne conviennent pas à cette œuvre. Nous aurons pourtant recours à des termes et à des outils littéraires dans notre examen.

Pour que le lecteur fasse connaissance avec l'intrigue du roman nous commençons l'étude par un résumé. Nous continuons par une introduction des personnages et abordons ensuite une analyse de la de l'œuvre. Par cette analyse nous entendons faire ressortir les caractéristiques de l'écriture mais le lecteur aura parallèlement l'occasion d'approfondir sa connaissance des personnages et de la trame de l'histoire. Nous allons par la suite rendre compte du milieu littéraire dans lequel est né le roman. Ensuite nous nous demandons à quel point sont vraisemblables les descriptions de la vie et des aperçus des personnages. Nous terminons avec une discussion sur les sources auxquelles l'auteur s'est possiblement référé dans la rédaction de *Perdus en Islande*.

Présentation

Avoir l'intention d'étudier un livre dans le but d'en rendre compte dans un mémoire, nécessite ordinairement une recherche, quoique minimale, sur son auteur et sur quelques faits concernant la publication. Il est habituel dans une telle pièce de trouver au moins la date de naissance de l'auteur et la date de parution du livre. Nous sommes obligés d'avouer dès maintenant que nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. Sur la page de titre nous ne lisons que le nom de l'auteur, *J.-K. Roulle*, et de l'illustrateur, *G. Dascher*, en outre de celui de la maison d'édition qui était la *Librairie Gedalge*, située à Paris. La date de parution n'y figure pas.

Malgré notre recherche dans des dictionnaires littéraires, des catalogues en ligne et des demandes faites auprès d'amateurs et de professionnels en littérature, nous n'avons pas trouvé trace de cet écrivain. Cependant nous avons découvert que son livre apparaît tant dans des catalogues tant en vente chez des bouquinistes et même chez des librairies en ligne comme amazon.com et chapitre.com. Cette enquête nous a tout de même rapproché de la date de parution. Plusieurs catalogues laisse une vide ou devrait paraître la date de parution mais à d'autres endroits il y a marqué « 1901 » ou « vers 1900 » ou bien « 1901 d'après le dépôt légal ». Le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France (<http://ccfr.bnf.fr/>) nous a informés d'un exemplaire existant dans les archives de la Bibliothèque de l'Université de Limoges où la notice est la suivante : « 1888 ? ».

Contrairement à Roulle, qui ne paraît avoir écrit que cette œuvre unique, le nom du dessinateur G. Dascher est associé à quelques illustrations dans le catalogue de la BNF. Selon la même source, la maison Gedalge était active pendant plus d'un siècle, ses publications datant de 1865-1979. Des titres sortis étaient manifestement en grande partie des livres scolaires et des fictions destinées à la jeunesse.

Il nous a été indiqué qu'il était possible que ce livre ait fait partie d'une collection de livres de prix offerts aux étudiants exemplaires. En pourraient témoigner les nombreuses éditions enregistrées chez BNF (1901, 1902 et 1926), aussi bien qu'une notice chez la BNF portant sur des imprimés divers de 1931 et précisant qu'il s'agit d'une collection Gedalge de « livres illustrés pour distribution de prix ». La belle couverture de tous les exemplaires que nous avons pu voir, soutient cette idée. C'est le cas des deux exemplaires auxquels nous avons accès, l'un étant la propriété de la Bibliothèque nationale d'Islande, l'autre nous

étant parvenu par le département de français de l'Université d'Islande. Ce dernier a une couverture rouge, ornée de fleurs dorées en relief, portant aussi des ornements au dos et à la quille. La reliure est fragile et s'abîme vite en feuilletant les pages. Mais le contenu est intact et il est temps de l'aborder.

Résumé de l'œuvre

Perdus en Islande est le récit de Jacques Harder, un jeune Breton de 15 ans, qui va à la recherche de son père, un pêcheur sur une goélette perdue dans les mers d'Islande l'année auparavant.

Jacques habite dans les entourages de Dunkerque avec ses parents et un frère de 10 ans. Son père est un « Islandais », comme étaient appelés les pêcheurs qui allaient à la pêche de la morue aux côtes d'Islande. Au début du récit nous apprenons que sa famille attend son retour depuis la fin de la saison et qu'au fur et mesure que les semaines passent, leur espoir de le revoir en vie, s'efface. Son épouse devient désespérée et se plaint déjà de son sort de veuve quand la famille reçoit la nouvelle que quelques naufragés d'une goélette française, auraient peut-être gagné la côte d'Islande. Une étincelle d'espoir s'allume et Jacques, déterminé de trouver son père, s'embarque sur l'Alcyon avec ses deux oncles, le printemps suivant, et sa quête hasardeuse commence.

En route pour l'Islande, l'Alcyon évite à peine le naufrage et Jacques prend connaissance des dangers de la mer. Jacques apprend aussi les manœuvres de la pêche mais dès que la première occasion se présente, il gagne la permission d'aller en terre accompagné de son oncle Jean Harder et Louis Braems, un matelot flamand belge. Leur but est de chercher des indices sur le sort des naufragés et ils en trouvent quelques-uns, mais cependant, l'Islande leur prépare ses surprises. Avant qu'ils aient regagné le bateau, un tremblement de terre survient suivi par une énorme éruption d'un volcan proche et l'Alcyon est emporté par une tempête avec ses voiles déchirées et un mât brisé. Les trois se retrouvent rejetés sur une terre inconnue, naufragés comme ceux qu'ils cherchaient.

En cherchant un abri contre le volcan et la tempête, les trois hommes rencontrent une famille islandaise en fuite de l'éruption, leur ferme ayant été détruite. Ils apprennent que les naufragés recherchés avaient trouvé asile chez cette famille l'automne précédent et qu'ils voulaient gagner Reykjavík, la capitale, en traversant l'île à pied. Mais comme il n'y a eu aucune nouvelle de leur arrivée à Reykjavík les trois compagnes craignent qu'ils n'aient eu un malheur sur la route et ils se résolvent à se diriger vers l'intérieur du pays pour suivre leurs traces. La famille islandaise les accompagne avec l'intention d'atteindre une ferme habitée par des parents de l'autre côté des montagnes.

Le paysage islandais est désertique, hostile et pénible à parcourir et leur trajet est parsemé de dangers et d'accidents. Leur vie est souvent menacée mais les compagnons de route, les Français et les Islandais, trouvent des moyens de s'abriter et de se nourrir et ainsi surmonter tous les obstacles rencontrés. Ils sont ébahis et charmés à la fois par des phénomènes étranges et magnifiques de la nature islandaise. Et ils font connaissance des paysans ; de leur amabilité et de leurs mœurs.

Quelques semaines plus tard, ayant traversé les montagnes et arrivés à la rivière de *Þjórsá*, le groupe s'approche sur les pas des quatre naufragés. Mais ils apprennent aussitôt par un témoin d'une ferme à côté, que deux d'entre eux sont morts après une chute dans une cascade. Pierre Harder et son compagnon avaient passé l'hiver dans la ferme pour récupérer mais venaient tout récemment de la quitter pour reprendre leur route pour Reykjavík. Les trois pêcheurs poursuivent leur recherche à la hâte et se préparent à trouver les naufragés d'un moment à un autre mais une déception cruelle leur attend : ils trouvent un des hommes mort de faim et de fatigue et Pierre Harder a disparu.

Jacques et ses amis arrivent à Reykjavík dans le chagrin et sans espoir. Ils embarquent sur l'Alcyon et vont lever l'ancre pour partir pour la dernière partie de la campagne de pêche. Mais au moment du départ, Jacques aperçoit son père au bord d'un yacht anglais qui entre dans le port de Reykjavík. Ils sont réunis et retournent ensemble en France.

Analyse littéraire

Pour aborder l'analyse de *Perdus en Islande* par J.K. Roulle, nous allons mettre l'accent sur trois éléments importants de la composition de l'œuvre. Il s'agit d'abord de la création des personnages, ensuite il est question de quelques aspects du style et de la forme, et nous finirons avec des remarques sur l'apparence du temps. Au cours de notre étude nous aurons l'occasion de prendre mieux connaissance avec les protagonistes et les événements racontés dans l'histoire.

Personnages

Les personnages principaux

Les trois personnages principaux du récit sont ceux de Jacques, son oncle Jean Harder et le flamand Louis Braems ; ces trois matelots qui font face aux périls que leur offre la nature islandaise, que ce soit en mer ou à terre. Un autre personnage que nous pourrions dans un sens désigner comme central est celui du père, qui par son absence forme le noyau du récit. Il serait juste de compter aussi le père de famille islandais parmi les personnages principaux mais il nous semble plus approprié pour notre analyse de le faire appartenir à un groupe de personnages, celui des Islandais. Il n'est pas sans raison que nous regroupions les personnages islandais dans notre étude et nous en ferons autant avec les Anglais qui constituent alors un groupe de personnages auxiliaires.

Jacques Harder

Jacques, le fils aîné de ses parents, est présenté au lecteur comme étant « fort et résolu, bon matelot déjà et habile à conduire les barques de pêche ». Il a un « cœur de marin » et la résolution ferme de reprendre le métier de son père et des autres hommes dans la famille et devenir pêcheur. Un jeune homme déterminé mais encore tendre, il est montré à plusieurs reprises au cours du récit pris dans une vive émotion : « Et des larmes coulaient amères et lourdes sur ses joues pâlies. ».¹ Mais il considère un « devoir sacré » de sauver son père et cette conviction l'aide à surmonter sa détresse et à continuer sa quête.

¹ Roulle, p. 156.

Jacques est le modèle des jeunes garçons à qui est destiné ce livre, aussi bien parce qu'il est le jeune courageux qui va hériter du pays, qu'il est le fils loyal au bon cœur. Il représente de cette manière la continuité des traditions et des valeurs de la communauté des pêcheurs.

Jean Harder

Jean Harder est l'oncle de Jacques, frère de Pierre Harder, et prend la place de celui-ci auprès du garçon, tout au long du récit. Il est deuxième en commande au bord du voilier et le chef du groupe pendant la traversée de l'Islande ; une figure d'autorité qui incarne les valeurs masculines. « [...] embrasse le mousse, et pas de larmes, surtout ! fermons les sabords, mille marsouins !... ». Voilà qu'apparaît une image de pêcheur que nous connaissons : un robuste doté d'une « voix rude pour dissimuler son émotion. »,² mais peint avec une touche d'humour qui laisse entrevoir un cœur chaleureux. L'oncle a un autre côté ; celui de l'instruit qui prend en charge l'éducation du jeune Jacques, et de nouveau son caractère est dévoilé par le langage : « L'oncle Jean, dans l'entraînement de sa leçon oubliait son langage de matelot, et s'exprimait en assez bon français. ».³ Il fait souvent figure de la raison et du pragmatisme face à l'emportement des émotions ou des superstitions. « Ce n'est pas tout de pleurer et de se lamenter, il faut tâcher de se tirer d'affaire. », dit-il aux Islandais effrayés par le cataclysme.⁴ Plus tard il rassure Braems dans une pareille situation en disant : « C'est un tas de soufre qui brûle, et rien de plus. ».⁵ L'oncle incarne ainsi l'esprit du siècle et sa confiance dans le progrès et les conquêtes de l'homme, grâce à la science. Jean conteste même les vérités religieuses quand il dit : « Le diable, s'il y en a un, ne s'occupe pas de ce qui se passe ici [...] ».⁶ Jean Harder est un personnage dessiné de traits clairs, un personnage vivant sans lequel le récit serait moins attachant.

Louis Braems

« Vous, tais-toi sinon je te... », Louis Braems est entré en scène, un « [...] grand flamand belge, dégingandé, robuste comme un chêne et brave comme pas un. ». Et pourtant

² Ibid, p. 17.

³ Ibid, p. 24.

⁴ Ibid, p. 77.

⁵ Ibid, p. 133.

⁶ Ibid, p.133

il fait « l'objet de quolibets » de la part de ses camarades en raison de son physique et « [...] son langage, mi-flamand mi-français ». ⁷ La situation de Braems est ambiguë ; il est aimé et moqué à la fois, on lui fait confiance grâce à son courage, sa force et son esprit de sacrifice, mais on se permet de le ridiculiser, comme démontrent les paroles de Jean Harder quand Braems propose une solution ingénieuse à un problème : « Braems, mon garçon, nous sommes loin d'Armentières ou de Charenton, mais on t'y conduira quand même, tu le mérites ». Mais Braems ne subit pas de tels insultes : « Je ne suis pas fou, répondit froidement Braems ». ⁸ Braems est aussi caractérisé par une certaine naïveté comme en témoignent ses réactions face à des phénomènes extraordinaires de la nature islandaise : « Qui, c'est l'enfer ! », dit-il, mais ce n'est pas de sa faute selon le narrateur, car il « se sentait repris par les superstitions dont on avait bercé son enfance ». ⁹ Ce sont justement ces superstitions que veut combattre Jean Harder, avocat de la raison et de la modernité, ce qui pourrait expliquer son attitude parfois peu complaisante envers le brave matelot. Braems révèle sa prouesse quand il saute sans hésiter dans l'océan au secours d'un matelot. Cette scène préfigure un incident plus tard dans le récit quand Jacques sauve la petite islandaise tombée hors de leur bateau. Braems, à sa façon, sert d'idéal pour le jeune Jacques.

Avant tout, Braems est aux yeux de ses amis et ceux des lecteurs, un type qui peut être dépeint comme un *grand ours aimable*. Il est démontré avec ses qualités et ses faiblesses mais il faut noter que ses caractéristiques, bien qu'ils réussissent à rendre son personnage vivace et amusant, se conforment à des idées reçues sur le grand naïf. De même, le personnage de Braems reflète sans doute un cliché sur le pêcheur. Pour en finir avec l'analyse de Braems nous voulons citer un dernier exemple pour soutenir ce propos : « Braems, qui avait un léger faible pour [l'eau de vie], ne se le fit pas dire deux fois. ». ¹⁰ Cela est dit sous un ton bienveillant et chaleureux, certes, mais soulève pourtant dans l'esprit du lecteur toutes les connotations liées au pêcheur soûlard.

Personnages auxiliaires

D'autres personnages, qui tiennent des rôles divers dans le récit, ne sont pas dépeints de manière aussi distincte que ceux de la trinité, Jacques, Jean Harder et Braems. L'accent n'est pas mis sur leurs caractéristiques personnelles mais sur l'image du groupe qu'ils

⁷ Ibid, p. 26

⁸ Ibid, p. 117

⁹ Ibid, p. 133.

¹⁰ Ibid, p. 53.

représentent par leur comportement ou leurs qualités. C'est pourquoi nous avons regroupé quelques personnages sous le signe de leurs nationalités : les Islandais et les Anglais.

Les Islandais

Ce qui intrigue un lecteur islandais doit avant tout être l'impression que donne le livre sur ses compatriotes et leur pays. La première mention des habitants de l'île éveille notre attention à cause du terme choisi pour les désigner : « indigènes ».¹¹ Encore, lors de la première rencontre des trois pêcheurs avec des Islandais, ce terme est utilisé : « ...ils entendirent, [...] des cris humains. Bientôt, dans l'ombre, ils aperçurent quelques indigènes, qui chassés par l'éruption, fuyaient vers la côte, en proie à une terreur extrême. ».¹² Cette image fait penser à une image de gens primitifs, errant dans une jungle, nus et hors de soi de peur, balbutiant par défaut d'un langage propre. Les « indigènes » paraissent à plusieurs reprises au cours du récit et nous sommes tentés d'accuser l'auteur d'une attitude péjorative et colonialiste. Roule serait sans doute condamné à présent pour de tels propos mais il faut tenir compte de l'esprit de son temps et ne pas le juger trop sévèrement. La France et d'autres pays Européens tenaient à l'époque le bandeau de la *civilisation*, ils étaient les avocats des vérités scientifiques, en train de conquérir des terres inconnues, aussi bien dans le sens propre que figuré. Peut-on en déduire qu'il allait de soi pour Roule d'employer ce terme, sans y penser, afin de dépeindre ce qui était méconnu ? Nous ne sommes pas habitués à cette image de nous-mêmes ou de nos ancêtres, mais avouons, que même aujourd'hui, elle n'est pas si loin de notre esprit quand on pense aux endroits et aux peuples éloignés dans le temps ou dans l'espace.

Certains propos du narrateur et de l'oncle Harder, viennent renforcer l'idée de la supériorité des Français par rapport aux Islandais : « Voyant des étrangers calmes, les insulaires se rassurèrent un peu, et s'approchèrent. ».¹³ L'auteur pense même avoir besoin d'expliquer au lecteur qu'il ne fallait pas s'étonner du fait qu'un paysan islandais connaisse la boussole et des cartes géographiques.¹⁴

Nous n'ignorons pas que d'autres termes plus neutres ou favorables sont utilisés pour nos compatriotes. Ils sont des *Islandais* autant de fois qu'ils sont des indigènes et en

¹¹ Ibid, p. 14.

¹² Ibid, p. 76.

¹³ Ibid, p. 76.

¹⁴ Ibid, p. 80.

plusieurs endroits ils sont nommés *insulaires*. Les Français font confiance en eux pendant la traversée périlleuse du pays, et leur accorde aussi de l'affection et de l'estime.

Nous voulons soulever un dernier point sur la représentation des Islandais car nous trouvons remarquable que les personnages islandais ne portent pas de noms, à deux exceptions seulement. Aucun membre de la famille islandaise n'est nommé, même pas le père, qui pourtant est un personnage d'une certaine importance et auquel sont accordées de nombreuses répliques. Les seuls à porter des noms sont un domestique nommé Hans et le père de la mère islandaise, curieusement appelé « le père Knoell ». ¹⁵ Il nous est impossible de deviner l'origine du nom Knoell ou quelles distorsions il a subi.

Les Anglais

Qu'est-ce que des aristocrates anglais ont à faire dans une histoire de pêcheurs français naufragés en terre islandaise ? À première vue il n'est pas évident mais en vérité ces personnages jouent un rôle important dans le dénouement du récit. Nous allons voir comment et de quelle manière surprenante l'auteur traite de ces personnages et leur nation.

L'entrée sur scène des Anglais est anticipée dans un passage où les trois pêcheurs en excursion ont trouvé les premières traces des naufragés. En délibérant cette découverte, Jean Harder émet les paroles suivantes : « *That is the question*, comme disent en France tous ceux qui veulent paraître savoir l'anglais. ». ¹⁶ Cette phrase saute aux yeux du lecteur, non seulement parce qu'il ne s'attend pas à entendre l'anglais dans la bouche du pêcheur, et dans un moment si crucial et dramatique, mais aussi en raison des opinions tenues dedans. Qu'est-ce que Harder veut dire par là ? Montre-t-il son dédain envers ses compatriotes prétentieux et les Anglais ? Cela est paradoxal mais encore plus contrarié nous paraît le fait que l'auteur à l'air de se moquer de son propre personnage. Voulait-il par là introduire une petite plaisanterie innocente ? Il est possible que cette raillerie ait atteint son but auprès des jeunes tandis que le lecteur présent trébuche là-dessus. Quoi qu'il en soit, cette scène établit un lien avec l'apparition imminente des Anglais.

Nous apprenons par un article de journal que lit le capitaine Thomas, qu'un *sir* anglais et son épouse ont l'intention de visiter le « Grand Geyser » lors de leur navigation en yacht dans les mers boréales. ¹⁷ Ce fait divers, ou cette « fantaisie ultra-britannique »

¹⁵ Ibid, p. 123.

¹⁶ Ibid, p. 68.

¹⁷ Ibid, p. 90.

évoque des réactions extraordinaires chez le capitaine et tout son équipage qui ne peuvent contrôler leur rire. Il en va de même de leur jugement sur la jeune anglaise et qu'elle ait « [...] dans la tête plus qu'un léger grain de folie [...] ». Une occasion de ridiculiser les Anglais davantage se présente quand l'Alcyon dépasse leur yacht à l'embouchure du fleuve *Ölfusá*. Il est vrai que la scène dont ils sont les témoins est « pompeuse » et nous soupçonnons le jeune couple de caprices. Il est pourtant frappant de voir que l'auteur semble emporté par une attitude personnelle ou alors dominante dans sa société. Peut-on conclure autrement en lisant comment est traité le jeu du chant national de l'Angleterre : « [...] un chant de clarinettes nasillant *God save the Queen* ». ¹⁸

Les Anglais ne nous ont pas quittés pour de bon car à la fin de l'histoire, au point culminant de la détresse du jeune Jacques qui se prépare à partir vers la France sans avoir trouvé son père, le yacht réapparaît. Voilà décelé le rôle important des Anglais dans la trame du récit, car ils avaient sauvé Pierre Harder qui se trouve au bord du yacht quand il entre dans le port de Reykjavík.

Les Anglais ne sont pas de véritables personnages dans le récit car ils sont tenus à distance. Nous ne les voyons pas en tant qu'individus mais comme des représentants d'une nation. Nous nous permettons d'introduire la notion de nationalisme dans ce contexte : une tendance qui montait en puissance dans la période où est écrit ce livre. Ou bien le chauvinisme, un phénomène peut-être moins grave mais qui dans une certaine mesure, est encore une constante dans les relations franco-anglaises.

La présence des Anglais est en quelque sorte un élément nécessaire pour la solution de l'intrigue, bien que cette solution paraisse à la limite absurde et que l'auteur ait pu trouver un moyen plus vraisemblable. Mais une telle vision n'intervient guère dans les projets d'un écrivain en train de créer une histoire pour des jeunes garçons, avides d'aventures.

Les personnages présentés dans *Perdus en Islande* n'ont pas de nature complexe. Ils se rapprochent plutôt des caricatures par leur simplicité, voire banalité. Pourtant il ne va pas de soi qu'ils soient inintéressants. Tous servent à introduire au lecteur des mondes méconnus, que ce soit la pêche ou l'Islande, ce qui sans doute était l'intention de l'auteur.

¹⁸ Ibid, p. 91.

Structure et style

La forme

J.K. Roulle raconte les aventures du jeune Jacques et ses camarades en 158 pages outre la table des matières à la fin, où sont détaillés les 17 chapitres qui constituent le récit. En feuilletant le livre, on se fait vite une idée sur son sujet et son genre. Les titres des chapitres l'indiquent comme le font les 12 illustrations et les 5 cartes qui s'y trouvent. Le lecteur a clairement entre les mains un livre qui raconte un voyage périlleux, plein de hasards et d'étrangeté. Parmi les titres figurent ceux-ci : « *Premiers dangers, Excursion à terre, Catastrophe !, Désespoir - Joyeux retour* ». Nous voyons que ces titres ne font pas l'effort de dissimuler le sort de nos héros ; non seulement le déroulement des événements principaux en ressort mais parfois aussi la solution à leurs difficultés.

Les illustrations font preuve du fait que le livre est destiné à de jeunes lecteurs, préférablement à des garçons. La tradition veut que le thème de la mer et des épreuves physiques soit plutôt adressé à des garçons et n'importe quel lecteur s'oriente vite dans cette catégorie de littérature en jetant l'œil sur ces illustrations. Plusieurs d'entre elles montrent des goélettes en mer tandis que d'autres décrivent diverses scènes du récit, avec un des personnages à l'avant-scène ou bien avec un tableau qui met l'accent sur un phénomène naturel. Il nous semble que l'illustrateur parvient à donner une certaine vraisemblance à ses dessins, surtout dans celles qui dépeignent les goélettes ou la vie en mer. Les dessins montrant l'Islande et ses habitants sont moins authentiques, certes, mais Dascher a apparemment examiné le texte, pour en tirer une image probable. Il est aussi bien possible qu'il ait dans certains cas suivi un modèle, dont nous ne connaissons pas l'origine.

Le livre contient 5 cartes, ou croquis, non-signés, tous situés dans la première partie et dont nous ne connaissons pas l'origine. Il s'agit d'une *Carte de l'Islande*, marquant des zones de montagnes et indiquant quelques lieux et noms de montagnes et de rivières.¹⁹ Ensuite il y a une carte qui démontre la *Rade de Dunkerque*, avec ses bancs de sable,²⁰ une *Carte de la mer du Nord*²¹ et la quatrième où figurent les *Courants chauds de l'Océan Atlantique*.²² La dernière image n'est pas une carte géographique mais un dessin de six

¹⁹ Ibid, p. 5.

²⁰ Ibid, p. 21.

²¹ Ibid, p. 35.

²² Ibid, p. 40.

espèces de poisson avec des commentaires explicatifs en bas de chacun.²³ Il s'agit sans aucun doute, d'une page copiée directement d'un manuel scolaire. Les croquis sont moins élaborés, peut-être dessinés par quelqu'un qui avait sous les yeux des cartes géographiques mais qui n'en a gardé que les grandes lignes pour les rendre plus simples. Il en est ainsi de la carte d'Islande dont le contour est assez bien tracé, mais la dispersion des zones montagneuses est très inexacte, ce qui est surprenant étant donné le niveau que la cartographie avait atteint à l'époque et les sources qu'aurait pu consulter le dessinateur.

Il n'est pas sans raison que nous nous préoccupons de cette représentation naïve d'Islande. Nous nous demandons d'abord quel rôle ces cartes ont dans un tel roman ? Effectivement, nous allons plus tard affirmer de façon plus détaillée que l'auteur veut être exact dans ses propos en ce qui concerne les faits géographiques et historiques : qu'il veut faire *vrai*. Le rôle des cartes serait donc de clarifier des connaissances scientifiques que l'auteur a l'intention de transmettre à ses jeunes lecteurs afin de les éduquer. Étant donné ce projet de l'auteur, il nous paraît étrange que la carte d'Islande soit si floue.

Structure

La structure du récit est simple : le fil narratif suit un ordre chronologique qui commence chez la famille Harder à Dunkerque, continue ensuite avec la traversée de la mer pour enfin poursuivre le parcours de l'Islande jusqu'aux retrouvailles du père et fils à Reykjavík. Le cercle se clôt à la fin au foyer où les trois personnages principaux relatent leurs aventures. À un instant il est offert au lecteur de jeter un clin d'œil en arrière avec la mère Harder qui se rappelle les événements de l'hiver précédent. Une fois aussi l'attention du lecteur se détourne de Jacques et de ses camarades pour se porter sur l'Alcyon en fuite devant une tempête. Le fil narratif est donc linéaire et l'histoire est racontée de façon traditionnelle aux temps narratifs de l'imparfait et du passé simple.

Il est nécessaire et intéressant d'évoquer la seule exception à ce procédé. Nous parlons de la scène finale où le temps narratif du passé se transforme en présent.²⁴ Cet effet stylistique attire la lumière sur le narrateur et nous avons l'impression qu'il est un des voisins dans l'auditoire les « écoutant religieusement ».

²³ Ibid, p. 23.

²⁴ Ibid, p. 158

Le narrateur-auteur : présence et ton

Le narrateur est, malgré son omniprésence, très proche du lecteur tout au long du récit. Son identité n'est pas dévoilée, mais nous sentons sa présence. À plusieurs reprises il fait allusion aux trois matelots comme « nos amis ». « Nos amis étaient sauvés ! ». ²⁵ Plus tard il parle de « nos nationaux » en s'adressant au lecteur, son compatriote. ²⁶ Avec cet usage de pronoms personnels, le narrateur se rapproche autant des personnages que des lecteurs, et réussit à les lier.

Nous ne pouvons ignorer qu'à quelques endroits ce narrateur se confond avec l'auteur et dénotons à ce propos cette note en bas de page : « [...] les évènements dont nous faisons le récit ». ²⁷ Qui parle ? Qui décrit de manière si passionnée et vraisemblable la terreur des chocs entre deux navires en mer que nous citons ici ? « On sait combien sont épouvantables les collisions en mer. [...] Ils seront peut-être sauvés si le navire abordeur n'oublie pas la plus élémentaire notion d'humanité [...] ». ²⁸ N'est-il pas question ici de propos personnels ? Quoi qu'il en soit il est notre impression que la voix du narrateur se veut amicale, si l'on peut le dire, même chaleureuse. Ajoutons le fait que le narrateur n'hésite pas à rendre son récit émotionnel en décrivant des sentiments les plus forts de ses personnages, surtout de Jacques et sa mère, et avec un ton qui parfois risque de devenir mièvre. Voyons comment est présenté le désespoir de Marianne : « La pauvre femme ne vivait plus ; à peine rentrait-elle au logis pour prendre des aliments que refusait presque son estomac serré par l'inquiétude grandissante ». ²⁹ Tout au long du livre ce ton sentimental est présent à l'intervalle d'un autre ton propre aux épisodes où sont racontées les épreuves des matelots : celui du suspens.

Dès que nos trois pêcheurs sortent du port du Dunkerque leur existence est soumise à des péripéties continuelles. Le suspens et l'excitation sont en partie provoqués par le simple fait que leur vie est en constant danger mais aussi par l'élément quasi policier de la recherche des naufragés, pleine d'agacements et de déceptions. L'auteur utilise quelques procédés stylistiques afin d'ajouter à ce suspens. Premièrement il crée un effet d'anticipation en indiquant à des moments donnés qu'il connaît la suite des évènements : « Cependant bien des incidents divers, bien des péripéties émouvantes allaient dramatiser

²⁵ Ibid, p. 31.

²⁶ Ibid, p. 154.

²⁷ Ibid, p. 72.

²⁸ Ibid, p. 27.

²⁹ Ibid, p. 10.

ce voyage dont on parle encore [...] ». ³⁰ De même il finit les chapitres où des épisodes dans une anticipation pareille, parfois en ajoutant des points d'exclamation, parfois des points de suspension. « Attendons la fin ! ». ³¹ Des questions servent au même but : « Pierre Harder avait donc disparu ?... ». ³² L'auteur veut apparemment soutenir jusqu'au dernier moment cette ambiance de suspens. Pour cette raison il est d'autant plus surprenant combien de fois le déroulement des événements est arrêté et le temps suspendu pour introduire une toute autre sorte de narration. Nous allons examiner ce point de plus près.

Récit coupé

La première lecture des aventures de Jacques et de ses camarades nous a frappé à cause des épisodes détaillant avec une exactitude surprenante des faits géographiques et historiques. Certes, nous reconnaissons la nécessité de faire connaître au lecteur quelques faits sur la vie des pêcheurs et sur ce pays lointain qu'ils visitent. Il est d'ailleurs évident que c'est la découverte de phénomènes nouveaux que veut transmettre l'auteur à travers le voyage et la recherche de ces personnages. Mais c'est la forme dont se revêt cette découverte qui éveille notre attention et à la limite nous dérange.

L'oncle Jean, la figure sage et paternelle, prend en charge l'éducation de son neveu en ce qui concerne la navigation et la pêche, en déclarant à haute voix : « Voici ta première leçon d'hydrographie pratique. ». ³³ La voix de Jean Harder se prête souvent à ce rôle au long de l'histoire. Ce procédé va de soi dans le genre romanesque et il n'est pas notre intention de le contester. Cependant, il vaudrait mieux intégrer ces discours, souvent trop longs et trop détaillés, dans les conversations des personnages ou dans l'écoulement du récit. Voici deux phrases faisant partie d'un tel discours informatif, comptant deux pages dans sa totalité : « Plus loin, voici plusieurs lignes de points avec les chiffres 1.40, 0.30, 0.10, 0.70. Ce sont là des hauts-fonds ou bancs. Celui de droite s'appelle *Hills-banck*, celui de gauche *Braeck-banck*. ». ³⁴

La volonté ferme et explicite de l'auteur d'informer saute hors de ce cadre narratif quand la voix du narrateur laisse de côté le déroulement temporel et rompt avec le fil narratif pour devenir celle de l'auteur, dans une posture d'enseignant. Cette voix, faisant le

³⁰ Ibid, p. 16.

³¹ Ibid, p. 92.

³² Ibid, p. 149.

³³ Ibid, p. 22.

³⁴ Ibid, p. 22.

compte de faits statistiques, géologiques et de suite, devient sèche et plate et l'on a l'impression d'écouter quelqu'un réciter un passage d'un manuel scolaire. L'intention d'instruire et d'être exact est rendue encore plus claire par l'usage des notes en bas de pages qui, dans certains cas, complètent les renseignements prononcés du narrateur ou des personnages. « Capelan : Espèce de petite morue dont on pêche de grandes quantités en hiver. [...] ».³⁵

Cette rupture n'est jamais plus évidente que dans des moments de suspens que l'auteur choisit curieusement pour faire entendre l'enseignant : « L'Alcyon devait-il donc périr ainsi ?... Les Orcades ou Orkneys forment un archipel situé dans la mer du Nord, au nord de l'Ecosse [...] ».³⁶ Des instants émotionnels et délicats n'échappent pas à des renseignements pareils. Dans une des scènes émouvantes, les pleurs de Jacques sont à peine terminés que le narrateur continue : « L'Islande est bien nommé la terre de glace. Situé entre le 63° et le 66° de gré de latitude Nord [...] ».³⁷ Le lecteur moderne et d'un certain âge, avoue qu'il ne peut se garder de trouver comique ce brusque changement de ton.

Pour résumer, l'on peut dire que l'auteur ne fait pas la distinction entre lui-même et son rôle de narrateur, que ce soit le narrateur en tant que conteur ou le narrateur en tant qu'éducateur, ce dernier ne plus faisant partie de la narration à proprement parler en raison de sa voix impersonnelle.

Il est temps de se tourner vers deux aspects du temps, tel qu'il apparaît dans *Perdus en Islande*. D'abord il est question du fait que quelques événements du récit sont liés au temps extérieur à la narration, ou bien au temps réel. Ensuite nous nous intéressons au cadre temporel du récit et à la distribution des événements.

Le temps à deux niveaux

Indices du temps réel

Nous avons réfléchi plus haut sur la date de rédaction ou la date de la première sortie de ce livre. Il paraît plausible, selon les indices trouvés, qu'il soit sorti dans les deux dernières décennies du XIX^{ème} siècle. Ces indices ne se limitent pas à des archives et à des catalogues : ils se trouvent dans le corpus même de l'œuvre. Aussi la réponse à la question sur la date d'écriture se révèle être étroitement liée aux dates précisées comme celles des

³⁵ Ibid, p. 52.

³⁶ Ibid, p. 37.

³⁷ Ibid, p. 48.

événements narrés dans *Perdus en Islande*. A deux endroits le narrateur/auteur nous met sur la piste de cette réponse. D'abord quand il évoque la durée de temps passé depuis que l'histoire a eu lieu et le « présent » dans lequel il se trouve en tant que narrateur : « [...] ce voyage dont on parle encore aujourd'hui, après vingt ans [...] ». ³⁸ Ensuite en précisant dans une note en bas de page, la date de l'éruption volcanique : « Le fait est historique: l'Oerafajökull s'est ouvert en 1872, époque à laquelle se passent les événements dont nous faisons le récit. [...] ». ³⁹ Il reste au lecteur de faire son calcul à partir de ces données mais il est clair que l'auteur veut placer son lecteur fermement dans le temps autant que dans l'espace.

Logique temporelle interne

Le cadre temporel du récit est clairement marqué par le départ de Jacques le 2 avril et son retour le 17 septembre. Le cadre temporel correspond ainsi au temps que dure une campagne de pêche. Nous choisissons de ne pas inclure dans ce cadre le passage traitant l'hiver avant le départ pour l'Islande, qui sert à introduire la situation dans laquelle se trouve la famille Harder. Une courte partie figure à la fin de l'histoire qui est également hors de ce cadre temporel car elle fonctionne comme un épilogue.

Le compte des jours à l'intérieur de ce cadre, importe beaucoup dans la trame narrative et ajoute au suspense, car Jacques et ses camarades sont dans une course contre le temps pour sauver la vie des naufragés. L'auteur essaie d'établir une logique temporelle et au fur et à mesure que les matelots s'approchent de la piste des recherchés l'écoulement du temps devient plus significatif. C'est alors que nous découvrons quelques anomalies que nous allons examiner de plus près.

Après bien des épreuves en montant la *Skaftá* et en traversant les montagnes, les voyageurs arrivent à *Þjórsá* où ils reçoivent des nouvelles des naufragés dans deux fermes situées le long du fleuve. D'après toute logique, nous sommes en ce moment au mois de mai car les trois pêcheurs avaient débarqué début mai. À la première ferme, ils apprennent que les naufragés seraient passés par là deux mois auparavant, au mois de mars : « Il y a deux mois, nous avons vu passer quatre hommes [...] ». ⁴⁰ Le paysan qui leur parle craint que le courant les a emportés dans une chute « à trois heures d'ici ». ⁴¹ Cette crainte sera confirmée à la prochaine ferme quand le fermier leur raconte le sort des quatre hommes

³⁸ Ibid, p. 16.

³⁹ Ibid, p. 72.

⁴⁰ Ibid, p. 137.

⁴¹ Ibid, p. 136.

dont deux seraient morts dans la cascade. Il précise que cette catastrophe est arrivée vers la fin octobre en continuant : « Toujours est-il qu'ils durent suspendre leur voyage, et rester chez nous pendant toute la mauvaise saison. [...] Ils nous ont quittés le 15 mai dernier. ». L'oncle rétorque : « Il y a quinze jours seulement ». ⁴² Alors, comment est-il possible que les naufragés soient passés par la première ferme au mois de mars, ayant séjourné à la deuxième ferme pendant tout l'hiver ? La réponse est simple : c'est impossible.

Il est inévitable de conclure que l'auteur a fait une erreur en laissant le premier fermier parler de *deux* mois. Ou bien, avons-nous affaire à une simple faute d'imprimerie ? Il est difficile de dire mais vu que cela n'est pas la seule irrégularité que nous croyons avoir découverte, nous sommes tentés d'argumenter que l'auteur n'a pas pris suffisamment soin de maîtriser le fil temporel. En effet, nous avons du mal à remplir le cadre temporel qui est si bien délimité par les deux dates, le 2 avril et le 17 septembre. D'après notre compte et suivant les repères temporels fournis par l'auteur, les pêcheurs quittent la ferme le 2 juin pour parcourir la plaine du Sud en allant à Reykjavík. Ensuite ils attendent l'arrivée de l'Alcyon pendant 15 jours, finissent leur campagne en trois semaines et prennent le chemin du retour en France, que selon cette compte ils devraient atteindre au début ou à la mi-août, mais pas le 17 septembre.

À vrai dire ces inexactitudes ne nuisent pas gravement à la lecture, peut-être à l'exception de l'épisode sur le séjour hivernal des naufragés, qui pourtant arrive à jeter le lecteur dans la confusion.

Tout compte fait nous n'avons pas affaire ici à une œuvre complexe dans ses procédés d'écriture. Tout fait preuve de simplicité, que ce soit la structure ou les personnages. *Perdus en Islande* est en forme et en contenu un récit simple, destiné à distraire de jeunes esprits. Le qualifier du terme « simple » est quand même ambigu et nous avouons avoir choisi ce mot exprès. Nous préférons laisser aux lecteurs d'opter, selon leur goût, pour le sens qu'ils veulent appliquer au terme. D'après tout, ce livre visait l'enfant dans un certain contexte historique, social et littéraire. Prêtons-y attention afin de mieux comprendre le roman de J.K. Roulle.

⁴² Ibid, p. 138.

Un roman d'aventures dans son contexte littéraire

Le roman d'aventures défini

En lisant *Perdus en Islande*, le lecteur moderne se reconnaît dans un milieu où il a passé bien d'instant dans sa jeunesse : il se retrouve dans le monde des *romans d'aventures*. Ce terme lui est habile dans le sens tout simple qu'il s'agit d'un récit fictif où sont racontées les aventures dangereuses de ses personnages. Il évoque dans son esprit l'idée d'un héros, souvent déplacés dans un monde étrange, qui après s'être battu contre le mal en forme d'obstacles quelconques, en sort vainqueur. Le roman d'aventures a aussi sa définition formelle d'après laquelle nous aurions affaire à :

[...] un roman qui subordonne [...] l'analyse, les personnages, les descriptions de sorte que le récit soit animé d'une tension qui ne relâche qu'au dénouement. L'aventure marque l'irruption du destin dans la vie quotidienne : elle est signe de départ, menace de mort, bouleversement de l'existence.⁴³

Nous sommes tentés de déclarer dès maintenant que *Perdus en Islande* s'accorde parfaitement à cette définition. Ce jugement hâtif est établi sur la résonance que nous trouvons entre notre analyse ci-haut et des mots clés énoncés dans la définition citée. Il faut pourtant mieux ancrer notre roman d'aventures dans les courants de son temps et voir de quelles traditions littéraires il hérite.

L'évolution de la littérature d'enfance et de jeunesse

La littérature de jeunesse s'est développée en relation étroite avec l'évolution de la scolarisation et la reconnaissance des spécificités de l'enfant, ses besoins et ses capacités. Pour encadrer les facteurs essentiels dans cette progression nous nous permettons de citer la définition de ce genre littéraire, donnée par le *Dictionnaire littéraire* :

Il s'agit d'une catégorie relativement moderne dont le développement est en large partie lié à l'évolution de la notion d'enfance, à la reconnaissance sociale de cette classe ainsi qu'aux mesures politiques prises en sa faveur, notamment celles issues des projets éducationnels initiés par les classes bourgeoises et réalisées à travers l'extension et la démocratisation de l'enseignement au XIXe s.⁴⁴

Dans son livre *La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe*, Denise Escarpit trace aussi les racines de la littérature de jeunesse jusqu'à la montée de la bourgeoisie

⁴³ Dictionnaire Universel des Littératures: *Aventures (Roman d')*

⁴⁴ Le Dictionnaire du Littéraire: *Enfance et jeunesse*

comme classe dirigeante. La bourgeoisie soutenait son pouvoir au moyen de l'éducation de ses enfants, leur transmettant tant des connaissances utiles que des valeurs bourgeoises. Ainsi « [la] littérature didactique est, dans tous les pays, la première étape de la littérature d'enfance et de jeunesse. », ⁴⁵ ayant pour objectif de former la jeunesse selon le modèle de l'adulte. N'étaient pris en considération ni ses besoins ni ses goûts, et la psychologie de l'enfant n'entraînait pas en question : l'enfant n'était qu'un « adulte en miniature ». Cette attitude restreinte s'est modifiée au cours des siècles, notamment avec les théories de Rousseau et d'autres pédagogues au XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle, qui proposaient une nouvelle vision sur l'enfance et ses particularités. Le besoin et la possibilité d'une littérature différente est alors née, et « [...] le droit de l'enfant à des lectures divertissantes était reconnu ». ⁴⁶ Il est dans ce contexte convenable de citer Charles Perrault, l'auteur des *Histoires ou Contes du temps passé avec Moralités*, l'œuvre généralement considérée comme marquant le début de la littérature d'enfance et de jeunesse en 1697. ⁴⁷ Il précisait notamment qu'il écrivait des contes pour enfants « pour les instruire et les divertir tout ensemble ». ⁴⁸ Depuis les deux aspects essentiels de l'instruction et la distraction sont plus ou moins liés dans la création littéraire destinée à la jeunesse.

Le nombre de jeunes lecteurs s'est multiplié au XIX^{ème} siècle avec les lois Guizot en 1833 et ensuite les lois Ferry en 1881, ordonnant l'enseignement obligatoire et un marché du livre se développait. Grâce à des progrès dans la technique de l'imprimerie, les éditeurs étaient en mesure de répondre à une demande croissante de lectures. La production littéraire s'est alors diversifiée et « [c]'est au XIXe s. que se constitue la littérature d'enfance et de jeunesse telle que l'on la connaît aujourd'hui ». ⁴⁹ Nous voyons apparaître des magazines et des collections d'œuvres romanesques destinés aux jeunes et diffusés en grande quantité. Il suffit de mentionner *Le magazine d'éducation et de récréation* fondé par P.J. Hetzel en 1864 et le succès énorme des œuvres de Jules Verne y apparues en feuilleton. ⁵⁰

L'émergence du roman d'aventures

L'accueil enthousiaste des œuvres de Verne témoigne de l'esprit de l'époque, empreint d'optimisme où l'homme découvre de nouvelles possibilités d'améliorer sa

⁴⁵ Escarpit, D., 1981, p. 7.

⁴⁶ Ibid, p. 5.

⁴⁷ Ibid., p. 37.

⁴⁸ Ibid, p. 5.

⁴⁹ Dictionnaire du littéraire: *Enfance et jeunesse*

⁵⁰ Dictionnaire Universel des Littératures: *Enfantine (Littérature)*

condition et d'élargir ses horizons et ses connaissances sur le monde. C'est dans ce milieu que le roman d'aventures fleurit. Nous donnons la parole à Jean-Yves Tadié pour mieux expliquer la genèse du roman d'aventure et sa place dans cette situation historique.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, le genre, ou sous-genre, du roman d'aventures a atteint son point de perfection, son classicisme. Né de l'époque antique – et c'est le roman gréco-latin –, et de l'épopée médiévale – et ce sont les romans de la table ronde –, il se prépare, comme un fleuve souterrain à revoir le jour lorsque les circonstances historiques et littéraires s'y prêtent. Au XIXe siècle, le développement du roman d'aventures en France et en Grande-Bretagne est lié au développement des empires et de la science [...].⁵¹

Le roman d'aventures se montre idéal pour capter l'imagination du jeune public issu de cette société. Son thème principal, celui du voyage, est le terrain de prédilection pour introduire de nouvelles connaissances en même temps que le jeune au seuil de l'âge adulte, peut s'identifier à un héros qui arrive à surmonter les dangers auxquels il fait face, ayant quitté la sécurité de la familiarité. L'élément de suspens et toute les curiosités exposées, rendent encore plus compréhensible la valeur divertissante et le charme de ces romans aux yeux des jeunes explorateurs dans le monde de l'imaginaire.

Il est essentiel de rendre compte d'un phénomène important dans l'évolution de ce genre et auquel le roman d'aventures doit ses constituants : nous parlons de la tradition des *robinsonnades*. L'histoire de *Robinson Crusoé* par Daniel Defoe a connu un succès extraordinaire, dès sa parution en Angleterre en 1719. Des traductions et des versions abrégées sont vite sorties, ne gardant du roman original qu'une simple intrigue qui accentuait l'élément de l'aventure et « le mythe de l'île déserte ». ⁵² Defoe ne visait pas des jeunes lecteurs au départ, mais, comme nous dit Escarpit à propos des abréviations : « [c]'est ce récit, fait de réalisme et de fiction, que récupérèrent les enfants et qui donna une longue descendance de romans connus sous le nom de robinsonnades. ». ⁵³ De nombreux écrivains en France, en Angleterre et ailleurs, reprenaient ainsi le modèle du *Robinson*, plus ou moins délibérément, y faisant parfois une allusion directe par des titres comme : *Le Robinson des jeunes* ou *Le Robinson suisse*. Le nombre des *Robinson* a atteint plus de quarante éditions en France seule, entre 1840 et 1875. ⁵⁴

La parenté entre *Perdus en Islande* et les thèmes centraux de *Robinson* est incontestable. Nous repérons par exemple le *nauffrage*, *l'île*, la notion de *la solitude* et

⁵¹ Tadié, J.Y., 1982, p. 189.

⁵² Escarpit, D., 1981, p. 53.

⁵³ Ibid.

⁵⁴ Ibid, p. 54.

l'élément de *l'exotique* comme d'ailleurs il est possible de faire dans tant de romans de l'époque et encore aujourd'hui. Signalons seulement les œuvres de Jules Verne à ce propos.

La résistance de la didactique

Nous avons pris connaissance de l'essence du roman d'aventures et son côté divertissant. Mais l'autre constante de la littérature de jeunesse, celle de la didactique, va devenir plus apparente avec l'entrée en vigueur des lois Ferry en 1881, quand la scolarisation de la grande masse devenait obligatoire.⁵⁵ Denise Escarpit parle dans ce contexte d'un nouveau genre, celui de la « littérature documentaire »,⁵⁶ où des ouvrages destinés aux enfants servaient comme véhicule de l'instruction propre. À notre avis il se trouve des liens visibles entre *Perdus en Islande*, et la définition donnée d'une des deux *tendances* du genre ; la voie littéraire (à l'opposition de la voie scientifique), qui :

[...] consiste à présenter un fait naturel ou scientifique à l'intérieur d'un récit dont les enfants sont les protagonistes, l'enfant sert d'intermédiaire entre l'adulte et le jeune lecteur ; mais l'information scientifique ne passe que dans la mesure où l'enfant se sent impliqué dans le récit [et où] l'illustration apporte une dimension concrète à l'information.⁵⁷

N'entendons-nous pas ici la résonance des *leçons* données au jeune Jaques par le sage oncle Harder, visant le lecteur ? Rappelons aussi les croquis montrant par exemple des courants de mer et le tableau des poissons, tiré d'un manuel. Nous n'allons pas pour autant affirmer que *Perdus en Islande* appartienne définitivement au genre de la littérature documentaire. Il est pourtant clair que l'œuvre de Roulle hérite non seulement de la tradition romanesque de l'aventure mais également du courant parallèle de la littérature qui se veut pédagogique ou didactique.

Valeur littéraire

Nous osions au début de ce chapitre, catégoriser *Perdus en Islande* comme un roman d'aventures, ainsi le classant dans un genre à part reconnu dans l'histoire de la littérature française. Or, imposer des catégories et des termes formels veut dire imposer des critères. Nous pouvions par exemple aborder une analyse sur la capacité de l'auteur de maintenir un équilibre entre l'accent sur la didactique d'un côté, et l'intention de distraire et soutenir un

⁵⁵ Ibid, p. 97.

⁵⁶ Ibid, p. 100.

⁵⁷ Ibid, p. 100.

suspense de l'autre. Il est d'ailleurs vrai que nous avons déjà fait quelques remarques là-dessus. En même temps il nous paraît futile de nous orienter vers la critique strictement littéraire et trop insister sur la qualité ou la non-qualité de l'écriture dans ce livre de jeunesse, sorti vers la fin du XIX^{ème} siècle. Il est convenable d'introduire ici ce que dit Isabelle Nières-Chevrel à propos de la valeur littéraire.

Poser la question de la valeur littéraire pour qualifier ou disqualifier la littérature de jeunesse est hasardeux. Nous savons combien cette *valeur* dépend d'une série de mécanismes institutionnels. Or ces mécanismes d'évaluation critique jouent nécessairement en faveur des goûts et de la culture de ceux qui évaluent, à savoir des adultes lettrés [...] Quant aux enfants, ils ne produisent pas de discours critique sur les livres pour enfants : ils n'en ont ni le besoin, ni la culture, ni les outils. Ils ont une évaluation globale, qui est celle de leur plaisir.⁵⁸

Poursuivons cette logique et avouons notre incompetence à juger de façon formelle de l'intérêt ou de la valeur de *Perdus en Islande*. Nous sommes ni enfant ni de l'époque en question. En revanche nous n'hésitons pas à affirmer que ce livre a été une réussite auprès des lecteurs pour lesquels il était écrit, et qu'il a rempli leur demande de plaisir de lire.

⁵⁸ Nières-Chevrel, 2002, p. 97.

Souci de vraisemblance

Nous avons pris conscience de l'importance de la didactique dans les ouvrages écrits pour les jeunes à la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. À l'heure nous allons voir comment l'œuvre de Roule s'inscrit dans cette tradition et examiner de plus près les deux faces de la réalité sur lesquelles il veut nous instruire : la pêche des *Islandais*, à savoir des pêcheurs bretons au large de l'Islande et la vie des habitants mêmes de ce pays.

La vie des pêcheurs d'Islande

L'intérêt des pêcheurs

Il n'est pas un hasard que Roule ait choisi l'Islande et la vie des pêcheurs d'Islande comme sujet pour son roman. Outre un intérêt, voire une expérience personnelle de la vie marine, dont nous croyons trouver quelques indices dans le récit, il est certain que Roule n'a pas ignoré l'énorme succès de deux romans publiés dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et qui d'un côté évoquent l'exotisme de l'Islande et sa nature extraordinaire, et de l'autre côté attirent l'attention sur le sort des marins français au large des côtes de l'Islande. Nous parlons du roman de Jules Verne, *Voyage au centre de la terre* (1864), et de *Pêcheurs d'Islande* par Pierre Loti, publié en 1886. « Tout le monde lut *Pêcheurs d'Islande* », dit Elín Pálmadóttir dans son œuvre documentaire *Les pêcheurs français en Islande*.⁵⁹ Elle soutient ce propos en nous informant que le roman de Loti avait paru en 445 éditions et 14 traductions en 1905.⁶⁰

Roule profite de cette vague d'intérêt pour écrire une fiction basée sur une réalité qu'il veut faire connaître aux jeunes Français. Il prend donc l'occasion d'éduquer les pairs de Jacques Harder mais en même temps il crée une image qui n'a que peu en commun avec l'existence réelle au bord des goélettes. Nous apercevons clairement cette différence dans les aspirations distinctes de deux jeunes mousses, l'un celui du Jacques fictif, l'autre celui du Breton Yves Leroux, qui dans son autobiographie fournit une vision désillusionnée de la condition des pêcheurs au début du XX^{ème} siècle.

⁵⁹ Elín Pálmadóttir, 2005.

⁶⁰ Ibid, p. 14.

Jacques Harder

Brûlant de voir aussi ces mers d'Islande dont l'attrait mystérieux, la fascination étrange parlaient haut à son cœur de marin, il avait voulu partir avec son père.⁶¹

Yves Leroux

Yves s'était fait une promesse : jamais il ne serait matelot, jamais il ne trancherait la langue d'un poisson qui ne demandait qu'à vivre... jamais tout cela, non jamais... [...] dans ce métier, il y avait le risque permanent d'y laisser sa peau, en plus de la tâche qui vous ruinait la santé.⁶²

Nous voulons élaborer sur ses deux visions opposées et repérer la frontière entre le réel et le fictif. Dans ce but nous étudions quelques données de *Perdus en Islande* à la lumière des deux œuvres déjà mentionnées d'Yves Leroux et de Elín Pálmadóttir.

Histoire de la pêche

Il est possible de se référer aux seules statistiques pour apercevoir quelle importance la pêche à la morue jouait dans les siècles passés dans la vie des gens du Nord de la France, plus précisément des populations dans la région bretonne de Paimpol et la région flamande autour de Dunkerque et Gravelines. Déjà au milieu du XVIII^{ème} siècle, des dizaines de voiliers français visitaient chaque année les bancs d'Islande, leur nombre culminant dans les dernières décennies du XIX^{ème} siècle où il arrive de voir plus de 300 navires dans les eaux islandaises, portant plus de 5000 hommes.⁶³ Les statistiques prouvent aussi le côté sinistre de cette entreprise : « De 1825, date à laquelle la pêche sur les bancs d'Islande devint intensive, jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale, 400 navires et 4.000 pêcheurs français disparurent. »⁶⁴ Derrière ces chiffres se cachent d'innombrables histoires d'individus face à leur destin. Aussi des chapitres importants de l'histoire avec un H capital, l'histoire de la France, de la pêche elle-même et des relations franco-islandaises. Tous ces éléments sont présents dans *Perdus en Islande* mais présentés de manière plus ou moins vraisemblable.

Comparaison

Nos marins sont des Flamands, venant des environs de Dunkerque. Dans toute comparaison il est donc nécessaire de tenir compte des différences entre les manières de faire à Dunkerque et à Paimpol. Nous constatons notamment que le départ pour l'Islande de

⁶¹ Roulle, p. 8.

⁶² Dubois, 1981, p. 116.

⁶³ Elín Pálmadóttir, 2005, p. 357-361.

⁶⁴ Ibid, p. 12.

l'Alcyon est le 2 avril. Cela correspond aux habitudes des Dunkerquois de ne pas partir en campagne avant le 20 mars et à la réglementation qui à une époque interdisait le départ avant le 1er avril.⁶⁵ Par contre Yves Leroux le Paimpolais, embarque au début de février⁶⁶ ce qui est en accord avec la coutume des Bretons qui n'acceptaient pas des dates prescrites par les autorités.⁶⁷ Avant d'accompagner nos personnages au large nous dirigeons nos regards au quai du port du Dunkerque le jour du départ. Nous sommes témoins des adieux des pêcheurs et ses familles. La scène, racontée par un journaliste et parue dans le *Petit Journal* en 1900, décrit comment les pêcheurs essaient de bien se comporter devant femme et enfants. « Quelques marins ont des stratagèmes pour que leur émotion ne se voie pas ; ils doublent la grosseur de leur chique ou ils feignent une sorte d'ivresse ».⁶⁸ Ce qui nous intéresse c'est comment cette scène est reflétée chez Roulle par le comportement de l'oncle Jean qui « [...] se faisait une voix rude pour dissimuler son émotion ».⁶⁹ Nous ne prétendons pas être surpris par la similitude des deux scènes ou des mots choisis pour les décrire car dans des circonstances si émotionnelles, il faut s'attendre à des réactions pareilles. Nous signalons simplement l'authenticité du récit de Roulle, que nous aurions pu accuser de sentimentalité et d'exagérer au service du romanesque.

Continuons à présent et remarquons que les goélettes bretonnes et flamandes prennent des routes différentes pour contourner les Îles Britanniques, les premiers passant à l'ouest de l'Irlande.⁷⁰ L'Alcyon, le bateau des Harder, suit la route préférée des Flamands qui passent à l'est de l'Angleterre pour ensuite tourner vers le détroit qui sépare l'Ecosse des Shetlands au nord des Orcades.

Rouille se montre attentif aux détails de la préparation du poisson à laquelle il consacre un épisode où il en décrit les différentes étapes.⁷¹ L'équipage de l'Alcyon fait à la manière des Flamands qui salaient la morue dans des tonneaux, ainsi conservant mieux la qualité du poisson, pendant que les Bretons salaient directement en cale, plutôt concernés par la quantité, leur prise étant destinée à l'exportation.⁷² Mais si nous comparons plus précisément la version de Rouille à la description donnée par Pálmadóttir, nous découvrons quelques écarts. Pendant que Rouille divise les tâches effectuées sur le pont entre ceux qu'il

⁶⁵ Ibid, p. 33.

⁶⁶ Dubois, 1981, p. 81.

⁶⁷ Elín Pálmadóttir, 2005, p. 33.

⁶⁸ Ibid, p. 39.

⁶⁹ Rouille, p. 17.

⁷⁰ Elín Pálmadóttir, 2005, p. 47.

⁷¹ Rouille, p. 54-59.

⁷² Elín Pálmadóttir, 2005, p. 57-58.

nomme « étêteur » et « habilleur », un seul « piqueur » s'en charge chez Pálmadóttir. Quant à la salaison, nous voyons chez Roulle que la morue est placée dans des lits de sel à l'entrepont et gardée ainsi en couches pendant un ou deux jours pour la laisser rendre d'eau salée avant d'être mise définitivement en barils. En réalité les choses se passaient autrement. Le poisson était salé en barils provisoirement jusqu'au moment venu de jeter l'ancre dans les fjords de l'est ou l'ouest où l'on profitait des eaux calmes pour l'enlever, le relaver et l'arranger de nouveau en tonneaux.

D'autres nécessités obligeaient les capitaines d'accoster leurs voiliers aux ports islandais mais cela ne se faisait jamais sans raisons urgentes comme pour faire réparer des dégâts, se procurer de l'eau douce, des gants de laine et de viande fraîche en échange d'autres commodités comme les fameux biscuits ou l'eau-de vie, ou bien pour enterrer leur camarades. Ces occasions sinistres étaient nombreuses car les conditions affreuses à bord étaient souvent la cause de maladies et d'accidents et les équipages avaient très peu de moyens pour soulager la souffrance de leurs camarades.

Il suffit de lire les souvenirs d'Yves Leroux pour comprendre la douleur atroce que les malades devaient endurer, attrapés par le panaris ou de l'arthrite et abandonnés dans la cale pour que leur gémissements ne perturbent pas le sommeil de l'équipage.⁷³ Pour les chanceux qui échappaient à ce sort menaçant, l'existence n'était pourtant pas à envier. Nous rappelons les propos d'Yves le mousse ci-haut, forcé de trimer constamment de 4 heures du matin à 9 heures du soir et qui ne gagnaient pas pour autant le soutien ou le respect de l'équipage « [...] pour lequel un mousse, ça ressemble à un animal domestique, pire même, à une bête de somme, bonne à toute faire. »⁷⁴ Nous sommes loin ici de l'image de la vie des pêcheurs telle qu'elle est présentée par Roulle. Jacques le mousse ne paraît avoir d'autres obligations que de pêcher tranquillement et d'écouter les leçons de son oncle comme un élève attentif ou d'observer ses compagnons de pêche qui l'accueillent gentiment. Loin de vue aussi « [...] le propre de cette existence périlleuse de développer, même chez les plus égoïstes, l'amour du prochain et l'esprit de sacrifice ».⁷⁵ Ces paroles sont contrariées et comme renversées par Leroux qui décrit les effets du travail épuisant et la permanence du danger sur la camaraderie en disant qu'il : « [...] fait de chacun une

⁷³ Dubois, 1981, p. 127.

⁷⁴ Ibid, p. 100.

⁷⁵ Roulle, p. 26.

espèce de sauvage replié sur lui-même... volontairement sourd et aveugle aux misères des autres. Parce qu'à bord, c'était la politique du *chacun pour soi* ». ⁷⁶

Certes, le danger et la mort ne sont pas hors de vue dans *Perdus en Islande*. Déjà au début du livre le lecteur est sensible à l'ambiance de crainte et de mort, à travers la femme du pêcheur, ⁷⁷ et il est conscient de la menace imminente de naufrage et de noyade. Mais le mal n'a jamais son origine chez l'autre : il ne nous apparaît pas à travers la saleté, la faim, la maladie ou par l'hostilité du prochain. L'adversaire de nos personnages est toujours la nature. Cela dit, il nous semble raisonnable de dire que Roule a transplanté en terre, le combat perpétuel des pêcheurs pour leur vie. Les obstacles *terrestres* que doivent surmonter les matelots naufragés se substituent en quelque sorte aux épreuves à bord des morutiers.

D'après Leroux, la perspective de devenir pêcheur d'Islande était angoissante, pour ne pas dire davantage, mais ce métier était inévitable dans ce pays où « [...] gagner sa vie, ça veut dire se faire marin ; de bon gré ou de force [...] ». ⁷⁸ Pour les jeunes garçons issus du peuple, la première campagne représentait leur initiation à la vie des adultes. Quant à Jacques, bien qu'il ne soit pas découragé par les obligations réelles du mousse, il lui est nécessaire de franchir ce seuil à sa façon, et de démontrer sa valeur en tant de pêcheur. Sa prouesse sera celle de vaincre les forces de la nature islandaise et de trouver son père, le ramenant au foyer. Voilà une belle campagne lucrative.

Les faits sur l'Islande ; Le pays et ses paysans

Drôle de pays !... drôle de pays !... répétait-il, les montagnes vomissent du feu, la terre tremble, les collines brûlent comme des tas d'allumettes... ça n'est pas naturel, sais-tu ?... nous ne sortirons jamais de cette île extraordinaire... c'est l'enfer, ici... ⁷⁹

Ces paroles de Braems le Flamand, témoignent bien de l'aura de mystère qui enveloppe l'Islande, ce pays lointain et exotique, à la rencontre duquel vont les jeunes lecteurs de *Perdus en Islande* et à la place desquels nos trois matelots incarnent le rôle d'explorateurs hardis. Ils découvrent une nature hostile, des gens hospitalières et des mœurs nouvelles. L'image de l'Islande a l'impression d'être assez complète et vraie : nous

⁷⁶ Dubois, 1981, p. 120.

⁷⁷ Roule, p. 7.

⁷⁸ Dubois, 1981, p. 81.

⁷⁹ Roule, p. 133.

apprenons des faits géologiques et historiques du pays en des détails surprenants. Mais le lecteur ici présent, un Islandais au XXI^{ème} siècle, n'est pas dupe. Curieux de l'image donnée de son pays et ses compatriotes il ne peut se garder de porter un œil critique sur quelques données douteuses.

La géographie et la géologie

« [...] voici la carte de l'Islande », dit Jacques, et la voici présente sur les pages du livre.⁸⁰ C'est la carte à partir de laquelle est décrit l'itinéraire des matelots qui commencent leur traversée du pays à l'embouchure du fleuve glacial *Skapta* (Skaftá), non loin du glacier *Oerafa-Joekull* (Öræfajökull) dans le massif de *Vatna-Joekull* (Vatnajökull), et aboutissent à *Reykjavik* (Reykjavík), la capitale. Cette carte n'est qu'un simple croquis sur lequel sont marqués les principales montagnes, fleuves et endroits mentionnés dans le livre. Bien que les grandes lignes soient correctement démontrées, cette carte est très inexacte, surtout en ce qui concerne la disposition des montagnes et des glaciers.

Selon le texte les matelots se trouvent aux environs de l'*Öræfajökull* au départ de leur trajet. Cela ne s'accorde pas avec la géographie réelle car le fleuve décrit ainsi ne serait pas *Skapta* prétendu mais la *Skeiðará*, qui descend et se disperse sur une grande plaine sablonneuse à l'ouest du glacier. Justement, ce fleuve n'est pas montré sur la carte. Cela n'est qu'un exemple de la simplification que se permet l'auteur sans doute dans le but de rendre le récit compréhensible à ses lecteurs. Certes, il a en tant qu'auteur de fiction la liberté d'éliminer pour simplifier aussi bien que d'ajouter pour motiver l'imagination. Il arrive par contre qu'il fasse des erreurs dans sa précision, celle-ci dépassant souvent ce que nous considérons utile ou intéressant pour le lecteur. En désignant des fleuves il ne néglige pas leurs sources, leurs affluents ou leurs estuaires : des détails qui se révèlent parfois être faux. À moins que l'auteur veuille de cette façon (c.-à.-d. en précisant), renforcer l'impression de vraisemblance – ce qui évidemment est une logique qui se mord la queue.

Qu'est-ce qu'un *volcan de boue* ? Un *maccalube* ? Nous avouons notre ignorance là-dessus et signalons que nulle part ailleurs nous sommes arrivés à trouver ce mot *maccalube* ou sa définition. Mais nos trois matelots font connaissance avec ce phénomène méconnu puisqu'à un moment ils se trouvent « dans la région des volcans de boue » et vont examiner

⁸⁰ Ibid, p. 15.

de plus près « ces collines volcaniques », ou ces *maccalubes*.⁸¹ L'on pourrait penser aux *geysers d'argile* bien connus en Islande (islandais : *leirhver*), mais la description donnée du maccalube ne s'y accorde de façon limitée. Nous trouvons invraisemblable que l'auteur ait créé le maccalube à son propre gré et considérons plus probable qu'il s'agit d'un malentendu bien enrichi d'exagération. Mais il est certain que le maccalube, ou le volcan de boue, tel qu'il est décrit ici, n'existe pas en Islande.

Un des incidents les plus importants et dramatiques dans le livre est sans doute l'éruption de l'*Öræfajökull* qui a lieu quand les pêcheurs ont gagné la terre islandaise. Étant donné la quantité d'éruptions qui se produisent réellement dans ce pays et la nature de l'œuvre ici traitée, il semble indispensable qu'il y soit introduite une éruption. Que serait d'ailleurs une histoire d'aventure qui se passe en Islande, la « reine des îles volcaniques »,⁸² sans une éruption volcanique ? Mais l'auteur ne trouve pas suffisant de relater une éruption quelconque ou une éruption fictive, tout à fait acceptable dans ce décor/cadre : il veut renforcer sa crédibilité en ajoutant une note en bas de page qui dit : « Le fait est historique : l'Oerafa-Joekull s'est ouvert en 1872 [...] ».⁸³ Notre curiosité est éveillée et nous nous demandons si cette déclaration est valable ? La réponse est claire : non. Ce glacier ne s'est ouvert que deux fois depuis le début de l'ère historique en Islande, en 1362 et en 1727. En revanche il est vrai que de nombreuses éruptions se sont produites au cours des siècles dans le grand glacier *Vatnajökull*, dont l'*Öræfajökull* fait partie. Les plus courants et remarquables sont les éruptions sous les *Grímsvötn* (français : *Les eaux de Grím*) qui notamment ont lieu en 1872-1873 dans une des plus grandes éruptions connues de ce volcan.⁸⁴ Or, Roule a tort et raison à la fois mais il aurait pu éviter d'ébranler sa véracité en n'étant pas assez précis

La mode de vie des Islandais

En outre les connaissances antérieures de l'oncle Harder, c'est à travers les rencontres des trois pêcheurs avec des Islandais que le lecteur apprend comment les habitants de ce pays extraordinaire mènent leur vie. Dans le chapitre qui raconte une visite

⁸¹ Ibid, p. 146.

⁸² Ibid, p. 50.

⁸³ Ibid, p. 72.

⁸⁴ Árni Daníel Júlíusson, Jón Ólafur Ísberg, Helgi Skúli Kjartansson, 1992, p. 63.

dans un *bær*, ou une ferme islandaise, le lecteur est renseigné systématiquement sur le mode de vie d'une famille de paysan pauvre.⁸⁵

La description donnée est en grande partie authentique et se conforme aux notions que l'Islandais moderne a sur les mœurs de ses ancêtres. Elle démontre « [...] de misérables constructions, au toit pointu, faites de pierres et de terre mêlées « une salle basse, à peine éclairée, remplie d'une odeur nauséabonde », « un feu de tourbe » et « des meubles de bois à peine dégrossi ». Le fermier indique sa vingtaine de moutons et la récolte abondante de foin. Nous assistons aussi à un repas où est servi entre autres le plat national et encore consommé le « shyr » (islandais : *skyr*).

Cette image, qui certainement est suffisamment fidèle à son prototype pour informer un jeune lecteur français au XIX^{ème} siècle, est pourtant inexacte à nos yeux. Ainsi il était bien plus valable dans une ferme islandaise, d'être propriétaire d'une vache qu'un cheval, dont rêvent le paysan et sa femme pour aider dans la culture de ses terres. D'abord il est à signaler que la culture de céréales et de légumes n'était pas si répandue que laisse apparaître le récit où le seigle et les avoines sont nommés comme récoltes importantes. L'utilité d'un cheval était en conséquence limitée. Ensuite c'était le lait de vache, et non de brebis, qui servait de base à la majorité des produits laitiers comme le fromage et la boisson principale *mýsa*, ou petit lait acide. Voire la simple idée que les visiteurs se mettent autour du feu pour se chauffer ou à table pour ses repas, est fausse. L'âtre n'existait pas dans le sens d'un foyer réchauffant. Le seul âtre dans une ferme islandaise était situé dans la pièce où se faisait la cuisine mais les gens prenaient leur repas dans la même pièce où ils dormaient, assis au bord de leurs lits.

Nous trouvons notable la mention d'une plante ou un blé, qui selon le paysan sert à fabriquer le pain : « le meluv ». Ce mot n'est ni un mot islandais ni français, mais il s'agit sans doute d'une distorsion du mot islandais *melur* dont les graines servaient d'ingrédients pour des soupes, des potages et des galettes.⁸⁶ « La mousse d'Islande », aussi indiquée aux visiteurs, serait utilisée pour faire de la tisane et comme ingrédient dans des galettes, alors en poudré. Ici l'auteur applique le terme exact et cite correctement l'usage d'une espèce de lichen répandu et encore exploité en Islande, nommé *ffallagrös*.

Rouille n'a pas pris au léger sa mission d'instruire ses jeunes lecteurs sur la vie de leurs pairs flamands ou sur le pays exotique des Islandais. Le récit déborde de

⁸⁵ Rouille, p. 95-99.

⁸⁶ Hallgerður Gísladóttir, 1999, p. 204.

renseignements et Roule a fait un effort visible de donner de la vraisemblance à son histoire. Son projet d'exactitude ne parvient pas toujours au but, faute de connaissances meilleures. L'auteur s'est aussi plié aux demandes du romanesque et du romantique ce qui inévitablement le détourne de la voie de crédibilité. Dans ces cas il a sans doute eu à l'esprit d'amuser ses lecteurs et de leur épargner les côtés sinistres de la vie.

Sources sur l'Islande

J. K. Roulle voulait de toute évidence offrir à ces lecteurs une image étendue de l'Islande et il expose dans son roman de divers aspects du pays : sa nature, son histoire et son peuple. Nous avons de maintes fois signalé le fait que l'auteur fait un effort, dans un but éducatif, d'être clair, correct et de se faire croire. Une telle ambition exige une recherche documentaire de la part de l'auteur, et nous sommes curieux de savoir quelles sources Roulle a eu à portée de main. Nous pouvons affirmer sans hésiter que Roulle n'est jamais venu en Islande et qu'en conséquence il n'a pas tiré sa connaissance de sa propre expérience. Mais une lecture quelconque l'a fasciné à tel point qu'une intention est née et il a avancé sa recherche sur ce pays extraordinaire. D'où sont venus son intérêt et son inspiration et à quelles œuvres s'est-il référé ?

Notre étude sera limitée à quatre livres auxquels nous comparerons le texte de Roulle en essayant de trouver des références directes ou des ressemblances générales. Ce choix est dû au fait que ces œuvres sont toutes écrites en France à une date préalable à la date probable de la parution de *Perdus en Islande*. Au moins trois entre elles avaient du succès auprès des lecteurs français et obtenaient une dissémination/dispersion considérable. Nous pouvons donc en déduire qu'elles étaient accessibles à Roulle. De plus, tous ces livres sont disponibles à un lecteur basé en Islande, ce qui facilite notre travail. Il s'agit de deux récits de voyage et deux romans: *Lettres sur l'Islande* (1837) par Xavier Marmier, *L'Islande et l'archipel des Færoeer* (1888) par Henry Labonne, *Voyage au centre de la terre* (1864) par Jules Verne et *Pêcheur d'Islande* (1886) par Pierre Loti.

***Lettres sur l'Islande* par Xavier Marmier**

On n'a pas besoin de fouiller longuement avant de découvrir que Roulle connaissait l'œuvre de Marmier et qu'il s'en est servi, car à deux endroits il le cite directement et renvoie à son œuvre en bas de page. Ceci est d'autant plus remarquable car voici d'ailleurs les seules références à d'autres ouvrages dans son livre. Étant donnée cette certitude, il nous sera plus facile de repérer les endroits où Roulle se tient près du texte de Marmier et où il en dévie, soit en s'appuyant sur d'autres sources, soit sur sa propre imagination.

Il n'est pas étonnant que Roulle ait lu *Lettres sur l'Islande* car ce livre avait acquis du renom depuis sa parution en 1837 et quatre éditions avaient déjà paru en 1855. C'était

sans doute une œuvre que devaient consulter tous ceux qui voulaient s'informer sur l'Islande. Les nombreuses références chez Henry Labonne en témoignent comme d'ailleurs font ses mots à propos du manque d'ouvrages sur le pays.⁸⁷ Marmier avait en 1836 participé à une expédition scientifique présidée par Paul Gaimard sous l'ordre du ministre de la marine. Son rôle était de rapporter sur la littérature et l'histoire d'Islande mais en dehors des deux essais d'ordre scientifique et publiés dans le recueil de Gaimard, il a écrit ce livre en question ici, où il raconte son voyage et ses « aperçus ».⁸⁸

L'intrigue

Il n'est pas un hasard que les circonstances initiales chez Roulle et Marmier, et à partir desquelles se déclenche le déroulement des événements, soient à peu près identiques dans les deux récits. Nous faisons allusion au fait que le prétexte à l'origine d'une première expédition l'année auparavant, à laquelle participait les deux scientifiques Gaimard et son compagnon Robert, était de trouver des traces de la Lilloise, un navire guerrier perdu en mer en 1833.⁸⁹ À notre avis il est évident que c'est à Marmier que Roulle a emprunté le fondement de son intrigue où Jacques s'en va découvrir ce qui est advenu à la *Marie Jeanne*, le morutier de son père, et finit par parcourir l'Islande dans sa recherche.

Le peuple et les mœurs

« Tout ce qui a rapport aux mœurs, à la description du pays, est vrai », déclare Marmier dans son œuvre.⁹⁰ Ainsi rassuré, Roulle a pu entreprendre sa tâche de créer une image vraisemblable d'un pays et d'un peuple, qu'il n'a lui-même jamais visité. L'impression générale qu'il offre du peuple et sa culture est la même que donne Marmier : les Islandais sont pauvres et réservés mais hospitaliers et généreux. Leur existence est dure, ils vivent isolés les uns des autres dans un pays aride où les forces de la nature leur sont opposées.

Quand nous regardons leur condition de plus près nous découvrons leurs habitations qui chez les deux écrivains sont présentées d'une façon presque identique : Marmier dit : « C'est la cabane islandaise, le *boer* », ⁹¹ alors que chez Roulle nous lisons : « C'est un

⁸⁷ Labonne, 1888, p. x.

⁸⁸ Marmier, 1837, p. xxx.

⁸⁹ Ibid, p. viii-xiii.

⁹⁰ Ibid, p. xxix.

⁹¹ Ibid, p. 14.

boer... », avec une note explicative en bas de page : « *Boer* : cabane, ferme, habitation ». ⁹²
Dans les deux cas ces demeures sont désignées du mot *misérable*. En ce qui concerne l'intérieur des fermes, les descriptions ne varient pas beaucoup. Nous remarquons pourtant la tendance chez Roule d'embellir les choses et de les rapprocher de sa propre expérience. Il omet par exemple les têtes de cheval sur lesquels les Islandais s'assoient chez Marmier, ⁹³ et leur offre de se mettre sur des sièges en bois. ⁹⁴

Marmier est fort impressionné par l'instruction répandue dans le pays où tous savent lire et écrire et où une bible et des sagas se trouvent dans presque toutes les fermes. ⁹⁵ Cette admiration est apparemment transmise à Roule qui à deux endroits rend compte de ce que nous dit Marmier là-dessus en le citant directement dans un des cas. ⁹⁶

Une distinction claire se fait entre Roule et Marmier alors que le premier aborde le sujet de la culture des terres. ⁹⁷ Tandis que Marmier affirme correctement que l'herbe est la seule récolte du fermier islandais, ⁹⁸ Roule dénombre plusieurs sortes de céréales et de légumes que ferait pousser celui-ci. Il est très improbable que des voyageurs en Islande au XIX^{ème} siècle aient rapporté avoir vu une telle entreprise chez un fermier moyen comme la culture des céréales ne se pratiquait guère après le XVI^{ème} siècle comme les conditions climatiques étaient défavorables. Cela n'empêche que des pains fussent fabriqués grâce à l'importation surtout de seigle, et d'orge. ⁹⁹ Il est au moins sûr et certain que le fermier modeste et sa femme, qui ont reçu les trois pêcheurs de Roule, n'auraient guère rêvé d'un cheval pour aider à la culture des terres. Les gens labouraient avec leurs mains et à l'aide d'outils rudimentaires, tandis que le cheval servait au transport, tant des gens, des foin et d'autres produits de la ferme. Ils auraient plutôt rêvé d'une vache pour *tenir en vie les enfants*, comme il se disait, mais les vaches sont nulle part en vue dans le livre de Roule et les gens boivent étrangement le lait de brebis et en fabriquent du fromage. Il est impossible de savoir pourquoi Roule décrit ainsi la subsistance du peuple islandais, à moins que ce soit pour s'expliquer à soi-même comment survivaient les gens de ce pays. Il est vrai que l'on se pose encore cette question.

⁹² Roule, p. 95.

⁹³ Marmier, p. 15; 39.

⁹⁴ Roule, p. 96.

⁹⁵ Marmier, p. 74-78.

⁹⁶ Roule, p. 80; 142.

⁹⁷ Ibid, p. 97-99.

⁹⁸ Marmier, p. 21.

⁹⁹ Hallgerður Gísladóttir, 1999, p. 202.

Nature et histoire

À l'exemple de Marmier, et probablement de la plupart de ceux qui écrivaient sur l'Islande à cette époque, Roulle consacre des épisodes à quelques points culminants de l'histoire de l'Islande ainsi que sur des phénomènes naturels les plus extraordinaires. Parmi les points communs entre les deux récits sont les descriptions de *Pingvellir*, *Skálholt*, des geysers et de la découverte du pays.

Marmier est passionné au sujet de *Pingvellir*, ce lieu fameux pour son rôle dans l'histoire du pays aussi que pour sa spécificité géologique: « [...] je ne sache pas de tableau plus digne d'occuper le pinceau du peintre et la plume de l'historien et du romancier. ».¹⁰⁰ Il serait possible de dire que Roulle prenne au trop sérieux ces paroles de Marmier car il emprunte littéralement *la plume de l'historien* pour copier de mot en mot presque, le texte de celui-ci. L'on est tenté d'énoncer le mot *plagiat*. Prenons-en un exemple :

C'est là que se réunissaient les grands juges, les deux évêques de l'île, et les chefs des différents districts. On y réglait les impôts, on y publiait les principaux contrats de vente et de mariage. (Roulle)¹⁰¹

Là venaient les grands juges, et les deux évêques, et les chefs des différents districts. On réglait les impôts, on lisait à haute voix les principaux contrats de vente et de mariage [...] (Marmier)¹⁰²

Dans la courte mention de *Skálholt*, l'ancien siège épiscopal, Roulle se garde de copier sa source sans l'annoncer explicitement, car ici pour la deuxième fois, Roulle cite une phrase de Marmier et le spécifie en bas de page. « [...] la véritable Athènes de ces landes du Nord... », ¹⁰³ dit-il à propos de *Skálholt*. Nous remarquons qu'il arrive à l'épeler faussement comme, *Sakalotz*, à la différence de Marmier chez qui l'orthographe est correcte.

En ce qui concerne le passage consacré à la région des geysers, il est manifeste que Roulle s'appuie sur d'autres sources à l'addition de *Lettres sur l'Islande* dont on voit pourtant des traces évidentes. Par exemple nous remarquons le même choix de mots à plusieurs endroits et Roulle fait allusion à une légende dont parle Marmier, qui voulait que les geysers soient des chaudières où « [...] le démon fait bouillir les damnés ». ¹⁰⁴ Ce qui met en lumière la différence entre les deux textes est avant tout la mention du mont

¹⁰⁰ Marmier, 1837, p. 49.

¹⁰¹ Roulle, p. 150.

¹⁰² Marmier, 1837, p. 47.

¹⁰³ Roulle, p. 152.

¹⁰⁴ Marmier, p. 54; Roulle, p. 144.

Barnafel (islandais: Bjarnafell), au pied duquel se trouve le *Geysir*, mais ignoré par Marmier.

L'analogie entre les deux œuvres comparées ci-haut, n'est pas seulement due à l'utilité de *Lettres en Islande* en tant que source. Roulle en tire davantage de bénéfice car il fait souvent usage aussi du vocabulaire et de la formulation de Marmier. Pour rendre justice à Roulle il faut cependant tenir compte du fait qu'il porte lui-même à notre attention, la base documentaire son œuvre, bien qu'il ne le dise pas aussi explicitement. Il est possible qu'il ne se soit pas mieux distancié de sa source de peur de ne pas atteindre son but de vraisemblance. Il est dommage que Roulle ne soit pas arrivé à reformuler les propos de Marmier avec plus d'habileté mais en même temps nous trouvons intéressant de voir à quel point Roulle lui faisait confiance.

L'Islande et l'archipel des Færoeer par Henry Labonne

En 1886 et 1887, le Dr. Henry Labonne accomplissait une expédition scientifique en Islande, commandée par le gouvernement français et dont le but était d'assembler des connaissances sur l'histoire naturelle du pays. Le fruit complémentaire de ses recherches était un récit de voyage écrit sous une forme pareille au livre de Marmier et dans l'objectif principal d'informer les futurs voyageurs de manière plus complète qu'il n'avait été fait jusque là. Labonne reconnaît l'importance de l'œuvre précurseur de Marmier à laquelle il fait de maintes références. Il apparaît que Labonne a en addition, tenu plusieurs conférences sur son voyage, dont une faite à Bordeaux en janvier en 1887, après sa première visite en Islande. Ce discours fut par la suite publié dans le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*.¹⁰⁵

Les publications de Labonne paraissent à un moment critique par rapport à la date probable de la parution de *Perdus en Islande*. De plus, le texte de Roulle ne révèle pas d'indices catégoriques sur aucune de ses sources sauf celle de *Lettres sur l'Islande*. En conséquence il est impossible de dire au préalable s'il est plausible que Roulle ait connu l'œuvre de Labonne. Afin de nous approcher d'une conclusion là-dessus, il faut porter un regard critique sur les deux textes.

¹⁰⁵ Labonne, 1887.

Écarts

Photogravures

La première chose à noter chez Labonne sont les nombreuses photogravures dans son livre, 57 en tout, montrant le paysage et des constructions aussi bien que l'apparence des gens. Labonne était notamment un des premiers à prendre des photographies en Islande.¹⁰⁶ C'est notre impression que le ton communiqué par Roulle et sa représentation de l'Islande et son peuple, auraient été différents s'il avait eu sous les yeux ces images si claires et vivaces de Labonne. Nous jugeons aussi invraisemblable que Roulle n'ait pas pris l'occasion qui se présentait, de faire illustrer son texte avec un dessin d'un *bær*, si essentiel à la peinture de la société islandaise.

La carte

Nous avons discuté plus haut à quel point est inexacte la carte de l'Islande, présent dans le livre de Roulle. Il est dans ce contexte intéressant de découvrir que jointe au livre de Labonne se trouve une carte très détaillée et professionnelle, faite par un M. Lock sur l'échelle de 1 : 1.300.000.¹⁰⁷ Il n'est pas à nier que ce fait indique que Roulle n'ait pas lu Labonne. De surcroît nous trouvons un *croquis* imprimé dans sa publication de 1887,¹⁰⁸ faite à l'occasion de sa conférence à Bordeaux. Cette représentation de l'Islande aurait bien servi aux intentions de Roulle, pour rendre compréhensible sa narration, ayant à l'esprit l'âge jeune de ses lecteurs et son but de les éduquer. Elle est simple mais correcte, mais de toute évidence Roulle, ou son dessinateur, n'y font pas référence. La preuve : la disposition des zones montagneuses est très distincte, les endroits marqués sont autrement choisis et l'orthographe n'est pas la même.

Le texte

Nous voulons mettre en relief quelques propos de Labonne contradictoires à ceux de Roulle. Il est d'abord à mentionner le fait que selon Roulle les éruptions du grand *Grand Geysir* se « [...] succèdent régulièrement d'heure en heure ... suivies, au bout de 28 heures

¹⁰⁶ Æsa Sigurjónsdóttir, 2000, p. 64.

¹⁰⁷ Labonne, 1888.

¹⁰⁸ Labonne, 1887, p. 5.

environ d'une formidable éruption [...] ». ¹⁰⁹ En revanche, Labonne déclare le contraire : « On attend quelquefois des semaines entières avant qu'une explosion vienne [...] ». ¹¹⁰

Dans leur relation de la découverte d'Islande il est intéressant de noter que tant Labonne et Marmier désignent le fameux colon *Flóki Vilgerðarson* par son prénom *Flóki* ¹¹¹ ou *Flocki* ¹¹², tandis que Roule le nomme, *Vilgervarson*. ¹¹³

Nous trouvons aussi dans le texte de Labonne l'énumération des années où ont eu lieu, selon l'entendement scientifique de l'époque, des éruptions du volcan *Öræfajökull*. ¹¹⁴ Il ne fait aucune mention de l'an 1872, si décidément affirmé par Roule. ¹¹⁵

Pour en finir avec les propos qui marquent une différence claire entre les œuvres de Labonne et Roule il nous est indispensable de citer la comparaison que fait Labonne entre les paysages islandais et ceux de la lune : « [...] tout dans ses sauvages régions stériles [...] rappelle ces paysages *lunaires* que le télescope et la photographie nous ont révélés ». ¹¹⁶ Nous reconnaissons ici une comparaison devenue un cliché depuis mais qui à l'époque révélait un regard tout neuf sur le monde et témoigne à présent de la singularité énorme dont Islande faisait preuve. Nous devons juger très invraisemblable que Roule, à condition qu'il en ait eu la possibilité, n'aurait pas suivi l'exemple de Labonne en faisant cette comparaison fascinante pour transmettre à ses lecteurs la curiosité du pays, tant elle est innovatrice et descriptive.

Liens

Étant donné l'argumentation ci-haut il nous semble légitime de conclure que Roule n'a pas connu les œuvres de l'explorateur Labonne. Cela ne nous empêche pas de faire mention de quelques points qui, sans prouver leur parenté directe, rapprochent en quelque sorte les deux livres.

En premier lieu nous voulons faire observer que les deux auteurs se réfèrent à des sources concordantes en ce qui concerne la population de Reykjavík ; tous les deux la précisant comme comptant 3.000 habitants. ¹¹⁷ Cela nous démontre que Roule cite des

¹⁰⁹ Roule, p. 144.

¹¹⁰ Labonne, 1888, p. 135.

¹¹¹ Ibid, p. 284.

¹¹² Marmier, p. 96.

¹¹³ Roule, p. 51.

¹¹⁴ Labonne, 1888, p. 313.

¹¹⁵ Roule, p. 72.

¹¹⁶ Labonne, 1888, p. 59.

¹¹⁷ Labonne, 1887, p. 1; Roule, p. 152.

chiffres documentés pendant la période où Labonne fait ses voyages en Islande, voire les mêmes sources que celles utilisées par ce dernier. Ce nombre d'habitants correspond du reste à la période en question quand la population de Reykjavík s'est accrue de 2567 habitants en 1890 pour devenir 3886 en 1890.¹¹⁸

La description chez Roule du cheval islandais rappelle visiblement le texte de Labonne, par le choix des mots :

C'est une robuste petite bête ... il est solidement bâti et dur à la fatigue [...].
(Labonne)¹¹⁹

Ils montaient de ces petits chevaux islandais qui sont si robustes et si durs à la fatigue.
(Roule)¹²⁰

Il est possible de contester ce rapprochement en soutenant qu'ici nous n'avons affaire qu'à une description générale souvent rencontrée. Cependant elle est curieuse cette similitude des deux phrases, d'autant plus que dans *Lettres sur l'Islande*, la source prépondérante de Roule, nous trouvons des mots différents dans le portrait du cheval islandais comme : agile, fort, adroit, douceur, sobriété et patience.¹²¹

Comme nous avons vu, Roule ignore le fait, délibérément ou pas, que la culture des céréales n'existe pas en Islande depuis plusieurs siècles. Il contredit ainsi Marmier qui fait des remarques là-dessus comme le fait Labonne qui est conscient du fait qu'aucune céréale ne pousse en Islande.¹²² Dans le même passage Labonne parle d'un « blé, nommé melur », dont Roule a rendu compte en le nommant *meluv*.¹²³

Les liens établis entre *Perdus en Islande* et *L'Islande et l'archipel des Færoeer* ne parviennent pas à renverser l'opinion professée que Roule n'a pas lu le récit de Labonne. Néanmoins il en ressort l'évidence que Roule avait accès à d'autres écrits sur l'Islande, à part ceux de Labonne et Marmier.

Pêcheur d'Islande et Voyage au centre de la terre

Nous voulons à présent discuter brièvement deux œuvres romanesques qui en toute vraisemblance ont eu un effet riche sur l'auteur de *Perdus en Islande*, sans pouvoir être

¹¹⁸ Hagskinna, 1997, p. 116.

¹¹⁹ Labonne, 1888, p. 33.

¹²⁰ Roule, p. 120.

¹²¹ Marmier, p. 125.

¹²² Labonne, 1888, p. 60.

¹²³ Roule, p. 98.

considérées comme des sources documentaires. Nous parlons de *Pêcheur d'Islande* (1886) par Pierre Loti et *Voyage au centre de la terre* (1864) par Jules Verne.

Nous avons déjà fait remarquer l'accueil généreux que reçut le livre de Loti auprès du public lors de sa parution et durant des décennies suivantes. Quant à Verne, le succès de ses livres publiés dans la collection des *Voyages extraordinaires* lui ont garanti une place pour toujours parmi les plus grands auteurs écrivant pour la jeunesse. Par ailleurs, Verne est considéré comme étant un des pionniers de la science-fiction. Ces deux livres ont chacun à sa manière influencé leurs lecteurs en leur introduisant de nouveaux mondes et de nouveaux horizons. D'après nous, il est évident que Roule a été parmi les nombreux lecteurs de ces deux œuvres, et qu'il en a reçu une inspiration et une motivation pour son entreprise.

En ce qui concerne le texte de Verne nous n'en trouvons pas des empreintes aussi apparentes chez Roule que l'on puisse affirmer qu'il s'agisse d'une référence directe, ou d'une imitation quelconque. Il est admis que Verne a écrit sous l'influence de Marmier,¹²⁴ et si le lecteur pense reconnaître chez Roule des éléments aperçus chez Verne, il serait sans doute question d'une ressemblance due à leur source commune. Il faut pourtant noter une concordance amusante entre les deux textes ; un homme islandais nommé *Hans* apparaît dans les deux cas, en rôle de guide. S'il s'agit d'un hasard, l'on ne peut rien affirmer, mais nous nous permettons d'accepter cette harmonie comme preuve du fait que Roule a lu le *Voyage au centre de la terre*.

Grâce à Loti et son œuvre répandue, le public français prenaient conscience des conditions impitoyables des pêcheurs d'Islande et peu à peu des mesures furent prises pour les améliorer.¹²⁵ Mais son influence s'étendait également sur le monde de l'écriture : « ...le célèbre romancier ouvrit la voie à d'autres écrivains et journalistes. Des dizaines de livres furent écrits plus tard sur ce roman et ses personnages [...] ».¹²⁶ Dans notre examen sur le texte de Loti nous ne sommes pas arrivés à discerner des passages ou des usages de mots qui rappellent de façon décisive le texte de Roule, à moins que l'épisode de la collision,¹²⁷ ait son origine dans la narration d'un incident pareil chez Loti, où deux goélettes faillirent se heurter.¹²⁸ L'inquiétude de la mère dans la scène d'ouverture dans *Perdus en Islande*,

¹²⁴ Klemenž Bjarki Gunnarsson, 2000.

¹²⁵ Elín Pálmadóttir, 2005.

¹²⁶ Ibid, p. 183.

¹²⁷ Roule, p. 28.

¹²⁸ Pierre Loti, 1886, p. 150.

rappelle aussi le désespoir profond de Gaud, dans sa vaine attente pour Yann. Mais dans ce cas nous avons affaire à des circonstances éprouvées par de maintes femmes de pêcheurs qui perdaient leurs maris en mer.

Malgré la véridicité reconnue de l'ouvrage de Loti,¹²⁹ il ne s'agit certes pas d'une œuvre réaliste mais plutôt romantique. Dans ce sens les écrits de Roule sont en aucun doute sous l'influence de Loti malgré la différence du ton qui chez Roule, le sujet l'exigeant, est beaucoup plus léger et gaillard que le ton sombre chez Loti. Tous les deux évitent d'aborder les sujets de saleté, de maladie ou de faim, en se limitant à la fatigue et au naufrage pour exprimer les conditions pénibles des pêcheurs.

Nous ne pouvons que deviner où est né la passion de Roule pour l'Islande et les pêcheurs nommés les *Islandais*. Néanmoins il est notre conviction qu'il écrivait sous l'influence de Verne et Loti bien que cela soit moins frappant que l'affinité claire entre *Perdus en Islande* et *Lettres sur l'Islande* par Marmier. Néanmoins, la lecture d'une des œuvres a sûrement éveillé son intérêt au point qu'il s'est mis en route au rencontre de ce pays insolite et des hommes exceptionnels.

¹²⁹ Elín Pálmadóttir, p. 184.

Conclusion

Comme nous avons précisé dans l'introduction de cette étude, il a surtout été notre dessein de jeter de la lumière sur cette œuvre ignorée jusqu'ici en Islande ou bien oubliée par des Français. Nous avons appris que le livre peut être catégorisé comme un roman d'aventures, écrit sous une forte influence d'un courant didactique. De là, l'ambition de l'auteur d'intégrer dans sa narration des renseignements certains sur des sujets propres à la pêche et à la navigation, aussi bien que sur le pays et le peuple étranges d'Islande. Nous nous sommes posé des questions sur l'origine de ses connaissances (ou des malentendus selon le cas), et le lien étroit avec *Lettres sur l'Islande* par X. Marmier a été révélé. Nous ne sommes pas arrivés à établir des liens certains avec d'autres ouvrages malgré l'évidence du fait qu'il s'en est servi.

J.K. Roulle est dans une certaine mesure, peu libre dans sa création, comme il dépend autant des sources d'autrui dans sa volonté d'instruire, faute de connaissance de première main. Il est pourtant clair, qu'il est honnête dans son intérêt pour l'Islande et pour les pêcheurs et qu'il a pris soin de se renseigner là-dessus. Il nous est évident aussi qu'il voulait susciter la curiosité de ses lecteurs en leur proposant et du plaisir et du savoir.

Il est irréfutable que parmi les innombrables œuvres écrites pour la jeunesse, ils se trouvent des livres qui conquissent le temps comme le bon vin. Aussi ils font preuve de sa valeur dite « littéraire » et de son mérite. Cependant nous savons que la production littéraire dans sa totalité, comprend toute une gamme sur laquelle les livres s'ordonnent selon leur qualité variée. Il est de même pour les écrits destinés aux adultes et pour ceux qui s'adressent à la jeunesse.

Perdus en Islande ne peut être considéré une *grande œuvre* dans ce contexte. Nous avons pris connaissance d'une œuvre modeste, issue de son temps et de son milieu, et dont l'auteur n'a probablement pas eu de prétentions. Ce roman ne figure pas parmi ceux cités dans des dictionnaires littéraires en raison de leur valeur classique. Toutefois, sa valeur provient de sa contribution à l'histoire des écrits sur l'Islande aussi bien qu'à l'histoire des relations franco-islandaises. *Perdus en Islande* a été retrouvé.

Bibliographie

- Aron, P., Saint-Jacques, D. et Viala, A. (éd.) : *Le Dictionnaire du Littéraire*. Paris. Presses Universitaires de France. 2002.
- Árni Daníel Júlíusson, Jón Ólafur Ísberg, Helgi Skúli Kjartansson (éd.) : *Íslenskur söguatlas.2. bindi. Frá 18. öld til fullveldis*. Reykjavík : Iðunn. 1992.
- Didier, Béatrice (éd.) : *Dictionnaire Universel des Littératures* (Vol. 1). Paris. Presses Universitaires de France. 1994.
- Dubois, Jacques : *Le Jardinier des mers lointaines, Tonton Yves pêcheur d'Islande*. Paris: J. Picollec. 1980.
- Elín Pálmadóttir : *Les Pêcheurs Français en Islande - Trois siècles de campagnes: mythes et réalités* (Traduit par Robert Guillemette et Gérard Chinotti). Reykjavík: Mál og menning. (Édition originale: 1989). 2005.
- Escarpit, Denise : *Que sais-je: La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe – Panorama historique*. Paris: Presses Universitaires de France. 1981.
- Guðmundur Jónsson, Magnús S. Magnússon : *Hagskinna : sögulegar hagtölur um Ísland*. Reykjavík. Hagstofa Íslands. 1997.
- Hallgerður Gísladóttir : *Íslensk matarhefð*. Reykjavík. Mál og menning. 1999.
- Klemenz Bjarki Gunnarsson : *Les lettres sur l'Islande et ses influences*. Óbirt BA-ritgerð : Háskóli Íslands, Hugvísindadeild. 2000.
- Labonne, Henry : *L'Islande et l'archipel des Færoeer*. Paris, Librairie Hachette. 1888.
- Loti, Pierre : *Pêcheur d'Islande*. Paris: Calmann-Lévy. 1951.
- Marmier, Xavier : *Les lettres sur l'Islande*. Paris: Félix Bonnaire. 1837.
- Nières-Chevrel, Isabelle : Faire une place à la littérature de jeunesse. *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n°1, p. 97-114. 2002.
- Rouille, J. K. : *Perdus en Islande*. Illustrations de G. Dascher. Paris: Librairie Gedalge. 1888 ?
- Tadié, Jean-Yves : *Le roman d'aventures*. Paris: Presses Universitaires de France. 1982.
- Verne, Jules : *Voyage au centre de la terre*. Paris: J. Hetzel. 1986.
- Æsa Sigurjónsdóttir : *Ísland í sjónmáli. Franskir ljósmyndarar á Íslandi 1845-1900*. Reykjavík : JPV forlag, Þjóðminjasafn Íslands. 2000.